

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dév's - - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 181. — SAMEDI, 22 OCTOBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LA VIERGE BLANCHE, PAR RAPHAËL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 22 OCTOBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Le bouquet de violettes.—Parrain et filleuls, par Benjamin Sulte.—Nos gravures.—L'hon. Louis-Adélaïde Senécal.—Le bal des fleurs, par Chs M. Ducharme.—La découverte de l'Amérique.—Connaissances utiles.—Usages et coutumes.—Les premiers soins.—Amusements.—Feuilletons.

GRAVURES : La Vierge Blanche.—Etats-Unis : La visite du président Cleveland à Chicago.—Portrait de l'hon. M. Senécal.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Na parlé des sept plaies de l'Égypte, la France n'a qu'une plaie : le journalisme. Sans les journaux, il n'y aurait plus dans notre beau pays ni misère, ni gastrites, ni émeutes, ni affections de poitrine. Les trois premières pages d'un journal sont l'origine de tous les troubles, la quatrième page est l'origine de toutes les maladies, sans compter les cosmétiques.

"D'un côté, on fait appel aux révolutions ; de l'autre, aux toux, aux crampes d'estomac, à la calvitie, à la phthisie. Le journal empire les unes et les autres, et ne guérit pas plus les souffrances populaires que les cors aux pieds. Telle est ma manière de voir."

C'est ainsi que s'exprimait Jérôme Paturot, alors qu'il était candidat à la députation, car ce digne citoyen était avant tout un ami de l'ordre, et n'admettait pas que l'on discutât ses opinions.

Que dirait donc le héros de Louis Reyband, s'il vivait à notre époque, et surtout s'il voyait les journaux du nouveau monde, les plus parfaits en ce qui concerne les annonces de remèdes devant guérir toutes les maladies, et s'il lisait les nouvelles vraies ou fausses de tous les pays du monde et même d'ailleurs ?

Cette réflexion du bon Jérôme m'est venue à propos des racontars qui nous sont arrivés depuis quinze jours de France, d'Allemagne et d'Angleterre.

* * Tous les événements propres à attirer l'attention publique : la triple alliance, l'affaire de Raon-sur-Plaine, les *boodlers* de Montréal, etc., ont été rejetés dans l'oubli ou l'indifférence à l'apparition d'un gros scandale de France, l'affaire Caffarel, concernant le trafic des croix de la Légion d'Honneur.

L'aventure a été singulièrement grossie par les dépêches, mais on commence à y voir clair et à réduire les choses à leur juste proportion.

Il vient d'arriver en France ce qui est déjà arrivé dans tous les pays et à toutes les époques, que quelques individus, abusant de leur position, ont vendu pour de l'argent ce qui ne doit être obtenu que par le mérite.

Autrefois les favoris, mais mieux encore les favorites, vendaient les places et les honneurs, et les vendaient très cher ; aujourd'hui, c'est meilleur marché, voilà toute la différence, mais le crime n'est pas plus excusable maintenant qu'il ne l'était jadis.

On a voulu rendre toute l'armée française solidaire de l'infamie d'un de ses généraux, c'est absurde, c'est aussi absurde que de vouloir en rendre le parti bonapartiste responsable, parce que le général Caffarel est bonapartiste, ou d'accuser tout le parti royaliste parce que le général d'Andlau, l'un des coupables, est légitimiste.

Au reste, voici l'histoire résumée :

* * On s'étonnait depuis quelque temps à Paris de voir nombre de personnes obtenir la croix de la Légion d'Honneur, sans avoir aucun titre à cette décoration, et l'affaire fut confiée à un agent de police.

Presqu'en même temps une dénonciation était faite par une femme du demi-monde contre une de ses amies, Mme Limousin, qui tenait une maison de jeu.

Cette Mme Limousin, racontait à ses clients qu'elle était dans les meilleurs termes avec des ministres, des sénateurs, des députés et qu'elle pouvait disposer d'emplois et de décorations, grâce à ses relations.

L'agent de la sûreté tendit un piège à Mme Limousin. Il se présenta chez elle comme étant un commerçant de Bordeaux, lui dit qu'il désirait être décoré, que du reste il avait mérité cet honneur par son travail et les services qu'il avait rendus au commerce et qu'il était disposé à dépenser une somme assez ronde, même cinquante mille francs.

Il fut présenté au général Caffarel et lui remit de l'argent sur promesse qu'il obtiendrait la croix d'honneur. Il la reçut en effet quelques jours après.

Le général fut arrêté et fit des aveux complets. Il a été chassé de l'armée, son nom a été rayé de la Légion d'Honneur et il va subir son procès devant la cour d'assises.

Il méritait d'être fusillé. Mais, au fait, c'était là une mort de soldat, il n'en est pas digne et vaut à peine la corde pour le pendre.

* * Mais ce n'est pas tout.

Les femmes arrêtées racontèrent que M. Wilson, le gendre de M. Grévy, président de la République, était leur complice et voici comment elles s'exprimaient :

Les quémandeurs de décorations étaient présentés par nous à M. Wilson, et nous faisons part de l'objet de notre visite. Il commençait par dire que la chose était impossible et contre la dignité du gouvernement de la République, puis il s'approchait d'une glace sur laquelle il envoyait son haleine avec force et, avec son doigt, traçait sur la surface obscurcie, les chiffres 20,000, 40,000 ou autres. Il indiquait ainsi à quel prix la croix pouvait être obtenue, et cela sans parler et sans donner d'écrits.

Comme la vapeur condensée s'épavorait quelques instants après, il ne restait aucune trace de la transaction. Quelques jours plus tard, l'applicant envoyait la somme indiquée sur le miroir, et il recevait le parchemin et l'écrin contenant la croix convoitée.

L'histoire était très ingénieuse et déjà la presse étrangère l'exploitait habilement pour attaquer la France, mais quand ces femmes furent mises en présence de M. Wilson, elles avouèrent que tout ce qu'elles avaient dit contre lui était faux et qu'elles n'avaient employé ce moyen que dans l'espoir que l'affaire serait étouffée.

* * Ces gaillardes-là ont un aplomb incroyable, et elles cherchèrent également à compromettre les généraux Boulanger et Thibaudin. Elles leur écrivirent plusieurs fois leur offrant leurs services pour une foule de transactions, mais elles n'essuyèrent que des refus.

Le général Boulanger, en ayant eu connaissance, dit que toute cette affaire était un coup monté par ses ennemis, mais qu'aucune de leurs attaques ne pouvaient l'atteindre.

Il avait raison, mais il s'emporta jusqu'au point de dire qu'il croyait que le général Ferron, mi-

nistre de la guerre, faisait partie du complot formé contre lui.

Là il avait tort, et ce manque de discipline méritait une punition.

On nous a télégraphié que le général Boulanger avait été relevé de son commandement, dégradé et arrêté. Tout cela est de la farce, puisqu'il a été tout simplement mis aux arrêts forcés pendant trente jours, c'est une punition disciplinaire peu grave et à laquelle personne ne ferait attention si celui qui en est l'objet n'occupait pas une aussi haute position.

Mais je tiens à faire remarquer ce fait : c'est qu'il n'est nullement compromis dans l'affaire.

Reste le général d'Andlau, sur le compte de qui il est difficile de se prononcer, quoiqu'il ait pris la fuite. Il est très âgé et ne semble pas avoir la tête bien solide.

* * La presse allemande n'a pas manqué de saisir cette occasion de prendre une revanche de l'affaire de Raon-sur-Plaine, et Dieu sait si la France a été malmenée.

Une partie, mais une très mince partie de la presse française, composée de journaux ultra-radicaux-communards, a presque fait chorus avec les teutons, mais leurs efforts n'ont pas réussi à atteindre l'honneur de l'armée, et, en cette occasion, Jérôme Paturot aurait eu raison de s'en prendre à la presse, comme il faisait autrefois à propos de rien.

Un journal anglais de Montréal, la *Gazette*, a dit aussi très méchamment que les généraux français étaient si peu payés, qu'ils se trouvaient dans la nécessité de se créer des ressources en dehors du service.

Les Anglais, cependant, devraient se taire tous les premiers, car nous nous appelons qu'il y a un an à peine, on a découvert à l'arsenal de Woolwick un très gros scandale.

On a eu la preuve que nombre d'officiers, y compris plusieurs généraux, étaient compromis dans des vols commis au préjudice du gouvernement dans l'armée anglaise, et l'affaire a même été si loin, qu'elle a rejilli jusque sur le duc de Cambridge, général-en-chef et cousin de Sa Majesté.

L'accusation a été portée en plein Parlement, mais elle était si grave et pouvait atteindre tant de personnages qu'on a pris toutes les mesures nécessaires pour étouffer l'affaire, et on y a réussi.

On voit donc que chacun à sa part d'ennuis et que chaque pays à ses plaies, mais avec cette différence qu'en France on veut voir clair dans ces menées ténébreuses, tandis qu'ailleurs on met l'éteignoir sur la chandelle.

* * Tout cela ne laisse pas que d'être très fâcheux pour nous qui nous intéressons tant à tout ce qui se passe dans la mère-patrie, et c'est pourquoi j'ai saisi avec empressement l'autre jour l'occasion qui se présentait d'aller me remettre une journée, en plein bois, au milieu de la nature sauvage, là où l'on n'entend pas parler de *boodlers* d'aucune nation.

Il s'agissait d'aller visiter le chemin de fer des Basses Laurentides, qui part à peu près de l'extrémité du chemin de fer des Piles et qui se dirige vers le Lac St Jean.

J'étais en bonne compagnie puisque je me trouvais avec de notables citoyens, membres de la chambre de commerce de Montréal et des Trois-Rivières.

A mi chemin nous rencontrâmes le premier ministre l'hon. M. Mercier, qui voulait se rendre compte par lui-même des travaux exécutés et de l'avenir de cette voie ferrée au point de vue du commerce et de l'industrie.

Je vous fais grâce du voyage.

J'étais heureux de voyager pour la première fois en pays nouveau et j'ai pu me rendre un peu compte de la somme de travail et d'énergie qu'il faut aux défricheurs pour acquérir un petit domaine et pour créer une paroisse.

La dernière station, Ste-Thècle, était il y a quelques années encore une bien pauvre localité et elle n'a même un curé que depuis cinq à six ans, M. Grenier, un homme d'une haute intelligence et qui cherche à développer les ressources de cette jeune paroisse.

Le chemin de fer va donner à toute cette ré-

gion la vie commerciale et industrielle car le sol y est d'une fécondité merveilleuse.

Au point de vue pittoresque, la contrée est accidentée, et les collines des Laurentides ménagent à chaque pas des points de vue splendides.

* * C'est de ce côté que j'ai vu pour la première fois—je n'ai pas beaucoup voyagé, comme vous le voyez—des cabanes en bois rond, d'où sortaient pour voir passer notre train, des nuées d'enfants.

J'en ai surtout remarqué une, toute neuve, qui sortait du milieu des souches d'arbres, qui ont dû être abattus depuis peu. Devant, se tenaient bien rangés, comme des soldats à la revue, le père, la mère avec un mioche sur les bras, puis une douzaine, peut-être une quinzaine d'enfants, les plus grands d'abord, puis les moyens et enfin les petits, dont les tailles formaient escalier.

Toute cette petite population semblait bien nourrie, bien portante, et vraiment, ce pays m'a semblé d'une fécondité étonnante à tous les points de vue.

Dans dix ans, il y aura peut-être là un village.

En voyant les travaux de ces braves gens qui n'hésitent pas à se lancer dans la forêt, je pensais aux cultivateurs français et belges que l'on fait venir ici en leur promettant mer et monde, et je comprenais les déceptions qui viennent désespérer ces pauvres diables.

Si je m'occupais d'émigration, je voudrais dire toute la vérité aux personnes qui désireraient venir au Canada.

Je ne leur cacherais pas la vérité, je leur ferais bien comprendre les difficultés du commencement, les rigueurs de l'hiver, l'isolement dans lequel ils se trouveront, les durs travaux de défrichements ; je leur ferais voir surtout, en leur montrant des photographies de la forêt, de la cabane en bois ronds, etc., etc.

Je leur ferais bien observer qu'ils seront livrés à eux-mêmes, sans communications, souvent sans amusements, sans bière ni vin, et que le cabaret y est inconnu.

À côté de ces inconvénients toutefois, je leur montrerais aussi le beau côté de la question, la terre à bon marché, les magnifiques récoltes, la liberté, l'aisance future, mais en leur disant que tout cela doit être obtenu au prix du travail, à force de sueurs et de courage.

Et puis ce charme de la vie au grand air, en pleins bois, cette solitude relative qui a tant d'attraits qu'on ne peut vivre ailleurs quand on y a goûté.

On aurait peut-être moins d'émigrants, mais ils seraient de meilleure qualité. Ne partiraient que les vaillants.

* * Un journaliste est toujours exposé à une foule de mésaventures, et si mal que soit écrit son article, il arrive souvent que, par suite de circonstances étrangères, sa prose paraisse plus maltraitée encore qu'il ne l'a faite lui-même.

C'est une épreuve mal corrigée, une erreur de casse, une lettre cassée, n'importe quoi.

J'ai été victime d'un de ses malheurs dans ma dernière causerie ; une lettre cassée n'a pas paru dans l'impression et ma phrase, qui était honnête et pure comme une petite communicante, est devenue dévergonnée, cacophonie et déplorable.

Une abonnée (c'est ainsi que la lettre est signée), nous informe de l'accident en termes très spirituels, mais un peu risqués pour une abonnée, mais la fin renferme un conseil que les imprimeurs du MONDE ILLUSTRÉ feront bien de méditer.

..... Un peu plus d'attention de la part des ouvriers pour l'avenir empêcherait nos jeunes lectrices de chercher dans leur dictionnaire, et les plus âgées de rougir, en tournant vite à la page suivante pour cacher leur émotion.—UNE ABONNÉE.

Quand à certaines réflexions faites au sujet de l'oubli, je ne puis les citer.

Oh ! mademoiselle ! si vous n'étiez pas un monsieur, je rougirais du milieu de votre lettre.

Leon Lédure



BOUQUET DE VIOLETTES

L'ÉPÉE ET LA CHARRUE

Nos aïeux, sur ce sol, avec leur fière épée
Ont écrit ce grand mot : civilisation !
Nous, avec la charrue, achevons l'épopée
Par ce terme enchanteur : colonisation.

LA PRESSE

La presse, c'est le phare illuminant le monde,
Le phare qui répand sa lumière féconde
Dans les nombreux esprits où l'erreur existait.
Mais la mauvaise presse attaque la morale,
Sape l'autorité, provoque le scandale,
Et renverserait tout, si Dieu ne l'arrêtait !

RICHESSE ET PAUVRETÉ

De la richesse naît quelquefois l'avarice,
Et le cœur de l'avare est toujours malheureux ;
Mais de la pauvreté ne vient jamais ce vice,
Voilà pourquoi le pauvre est si souvent joyeux.

L'AMITIÉ

Je connais une chose à nulle autre pareille
Qui germe dans le cœur et qui souffle à l'oreille
L'amour et la pitié ;
Plus douce que le miel, plus belle que la rose,
Plus pure que l'enfant qui dans son lit repose :
C'est la franche amitié.

L'ORPHELIN ET SA MÈRE

Une orpheline, un jour, demandait à sa mère
Pourquoi, soir et matin, elle priait Jésus.
C'est que, répondit-elle, en lui je vois un père
Qui remplace celui que tu n'embrasses plus !

LA ST-JEAN-BAPTISTE

O peuple canadien, rejeton de la France,
Toi dont le noble esprit égale la vaillance,
Célèbre avec éclat ce jour ;
Portant de Carillon l'immortelle bannière,
Va sur tes champs fameux vénérer la poussière
Des héros morts pour ton amour !

LE DOIGT DE DIEU

Par un froid de décembre, une tremblante mère
Chez un riche orgueilleux alla tendre la main ;
Le riche en blasphémant repoussa sa prière,
Mais l'ange de la mort le foudroya soudain....

M. L. H. FRÉCHETTE

Il est de notre peuple et l'orgueil et la gloire,
Ce barde dont le nom, au livre de l'histoire,
Aura sa place à part ;

Il nous quitte un instant, le cœur plein d'amertume,
Pour aller retremper son génie et sa plume
À la source de l'art.

LA RECONNAISSANCE

Tout bienfaiteur a droit à la reconnaissance ;
L'Être suprême à qui nous devons l'existence,
À les prémices de ce droit.
C'est un devoir auquel chaque bienfait nous lie,
Et l'ingrat est un monstre indigne de la vie,
Un être à l'esprit trop étroit !

MA POLITIQUE A MOI

Ma politique à moi, voulez-vous la connaître ?
—Non, dites-vous ?—alors, ce sera plus tôt fait !
D'ailleurs je vous dirais qu'elle est encore à naître...
Quoi ! cela vous étonne ? et pourtant c'est un fait.

LA CESSION DU CANADA

(Fragment)

Et l'Angleterre alors, pour prix de sa victoire,
Au pauvre peuple demanda,
Non seulement Québec, mais tout le territoire
Qu'on appelle le Canada.
Le peuple canadien, délaissé par la France,
Ou plutôt par son lâche roi,
Céda ce beau trésor, ayant eu l'assurance
De garder sa langue et sa foi.

QUÉBEC ET MONTRÉAL

Québec et Montréal forment un vrai contraste ;
La première redoute et l'éclat et le faste ;
La seconde se plaît au sein de la grandeur.
L'une vante son port qui reste longtemps vide,
L'autre ses grands hôtels et son progrès rapide ;
Mais Québec se réveille, et Montréal a peur !

AH ! LES ENFANTS.....

Bébé fait le malin depuis une heure entière.
Et la faible maman ne peut le maîtriser
Soudain, le père arrive et se met en colère,
Mais Bébé l'adoucit avec un seul baiser....

LES PARVENUS

Il est des parvenus qui croient, dans leur folie,
Que la toilette et l'or éclipsent le génie,
Et que tous leurs désirs doivent être exaucés.
Erreur ! car ici-bas le génie est le maître ;
Et quand ces pauvres sots s'efforcent de paraître,
Ils sont pris en pitié par les hommes sésés !

TEL PÈRE, TEL FILS

Autrefois j'ai connu, tout près de cette ville,
L'n gamin de neuf ans qui blasphémait déjà.
"Enfant, lui dis-je, un jour, cette habitude est vile ;"
"Monsieur, répondit-il : Je fais comme papa...."

LE MOT PATRIE

Le mot patrie est doux à l'oreille de l'homme ;
L'enfant, sans le comprendre, avec amour le nomme ;
L'adulte en l'entendant sent palpiter son cœur.
A ce mot nous volons sur le champ de bataille,
Et pour lui nous bravons le fer de la mitraille,
Ce mot, c'est le pays, nos foyers, notre honneur !

J. B. Crevette

PARRAIN ET FILLEULS

L'ACTE du baptême du fameux d'Iberville
est au registre de la paroisse de Montréal.
On y lit :

Le 20 juillet 1661 a été baptisé Pierre, né le 16 du
mois, fils de Charles Lemoyne et de Catherine
Primot, sa femme. Le parrain a été Jean Crevier, procureur
de noble homme Jean Boucher, demeurant au Cap proche des
Trois-Rivières. La marraine, Jeanne Lemoyne, femme de Jacques
Le Bert, marchand.

À cette époque, Charles Lemoyne possédait
une vaste terre à Longueuil mais ne l'habitait pas.
J'en conclus que d'Iberville est né à Montréal.

Jean Crevier, natif des Trois-Rivières, était
alors âgé de dix-neuf ans. Son père demeurait
au Cap de la Madeleine. Sa sœur Jeanne avait
épousé Pierre Boucher. Plus tard Jean Crevier
se maria avec Marguerite Hertel, sœur du cé-
lèbre François Hertel. Pierre Boucher donna ou
vendit à Jean Crevier la seigneurie de Saint-
François-du-Lac.

Pierre Boucher avait servi comme interprète,
en compagnie de Charles Lemoyne, vers 1646.

L'un et l'autre s'étaient aussi distingués dans
la milice de la colonie, à plusieurs reprises.

L'été de 1661, au moment où d'Iberville allait
naître, Pierre Boucher recevait des lettres de no-
blesse, en reconnaissance de ses services mili-
taires. C'était le premier Canadien anobli.
Charles Lemoyne le fut en 1668.

Le registre de la paroisse de Montréal n'est pas
exact en disant "Jean Boucher." Il faut lire
"Pierre."

D'Iberville et La Vérendrye sont les deux plus
grands hommes que le Canada ait produit sous le
régime français. Je remarque que tous deux
avaient eu pour parrain, à vingt-quatre ans d'in-
tervalle, le même Pierre Boucher—qui n'était pas
manchot, lui non plus.

Benjamin Sulte

NOS GRAVURES

LA VIERGE BLANCHE

Un des chefs-d'œuvre de cet admirable peintre,
Raphaël, dont on peut dire, comme le vénérable
M. Aubin, de Napoléon Ier, que le nom "verra
la fin de l'avenir."

C'est encore une fois, la Vierge Sainte, l'Enfant
Jésus et St-Jean-Baptiste, le thème favori du
peintre divin.

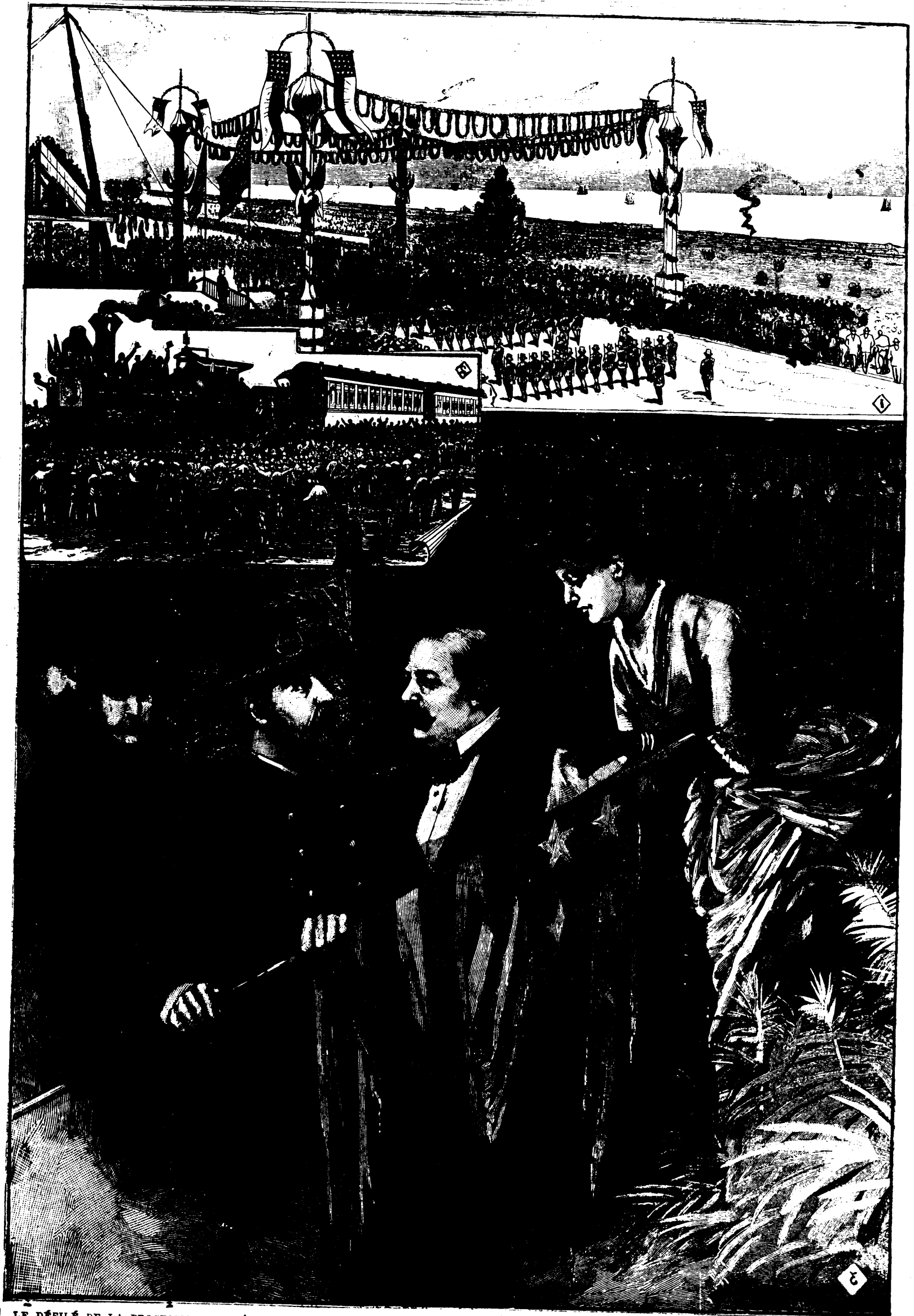
Les lignes en sont admirables.

LE PRÉSIDENT CLEVELAND À CHICAGO

Le président de la République des États-Unis
termine en ce moment un voyage dans l'Amé-
rique du Nord.

Partout il a été accueilli avec le plus grand en-
thousiasme.

À Chicago, surtout, la réception qu'on lui a
faite a été splendide, et un des épisodes les plus
émouvants de la grande fête qui fut donnée en
son honneur, fut la présentation faite par un vé-
térain de la guerre de sécession, d'un vieux dra-
peau criblé de balles, souvenir de cette mémorable
campagne.



1. LE DÉFILÉ DE LA PROCESSION SUR L'AVENUE MICHIGAN. — 2. ARRIVÉ DU TRAIN SPÉCIAL DU PRÉSIDENT. — 3. SCÈNE S R LA ROTONDE DU PALMER HOUSE, A LA RÉCEPTION PUBLIQUE : VIEUX DRAPEAU PRÉSENTÉ À M ET M^{ME} CLEVELAND PAR L'UNION DES VÉTÉRANS ÉTATS-UNIS. — LA VISITE DU PRÉSIDENT CLEVELAND À CHICAGO

L'HON. LOUIS-ADÉLARD SENÉCAL

L'hon. Louis-Adélarde Senécal est né à Verchères, comté de Verchères le 10 juillet 1829 et était par conséquent âgé de cinquante-huit ans et trois mois.

En 1850 il épousa mademoiselle Delphine Dansereau, fille du lieutenant-colonel Joseph Dansereau, marchand de Verchères. De ce mariage sont issus plusieurs enfants, dont deux seules survivent, madame Gill, épouse du juge Gill et madame W. E. Blumhart.

Il était le beau-frère du Dr Hercule Dansereau, de Thibodeau, Louisiane, de l'hon. M. Geoffrion, du capitaine Saint-Louis, de feu Cyrille Archambault, avocat, et l'oncle de M. F. X. Archambault, C. R.

Cet homme, qui devait plus tard étonner ses contemporains par la hardiesse de ses conceptions et par son esprit d'entreprise, ne reçut qu'une instruction rudimentaire, celle qu'il pouvait acquérir à la modeste école de son village natal, puis pendant quelques mois à une école à Burlington.

Après avoir vu superficiellement les Etats-Unis où il vécut deux ans, il se fixa à Verchères et y établit un magasin général. Ce furent ses débuts dans le commerce et il y déploya dès le commencement cette énergie indomptable, ce courage sur lequel les revers n'ont jamais eu de prise et cette intelligence des affaires que ses ennemis même n'ont pu s'empêcher d'admirer.

L'homme commençait à montrer sa valeur.

En 1853, il devint propriétaire du vapeur *George Frédéric* qui se trouvait à Ogdensburg et en prit le commandement, descendit le fleuve au milieu des glaces et arriva à Montréal le 9 avril 1853. C'est depuis cette époque qu'il fut connu sous le nom de "capitaine Senécal." Le *George Frédéric* commença son service entre Montréal et Sorel.

En 1854, il remit son navire à neuf, y renouvela sa machine et ses chaudières et le nomma *Verchères*.

Il construisit, en 1857, le vapeur *Yamaska*, en deux mois et demi, pour inaugurer la navigation sur la rivière Yamaska et établir une ligne de Saint-Aimé à Montréal. L'année suivante il construisit le *Cygne* pour établir un service sur la rivière Saint-François, entre Saint-François et Sorel.

Il fut donc le premier qui ouvrit la navigation sur ces rivières et il améliora considérablement le service plus tard par son énergie et avec l'aide du gouvernement.

En 1859 il lança le vapeur *Ottawa* pour faire concurrence à la Compagnie Richelieu, entre Montréal et Québec.

Depuis 1882 il était le président de la compagnie du Richelieu et Ontario qu'il a dirigée avec une habileté admirable, restaurant ses bateaux en même temps que sa finance. Il l'avait prise à moitié désorganisée, il la laisse en pleine prospérité, après l'avoir presque doublée en parcours comme en valeur.

Tout en s'occupant de navigation, M. Senécal faisait un grand commerce de bois et de grains avec les Etats-Unis. Il avait alors 11 bateaux à vapeur et 89 barges faisant le service entre Montréal, Sorel et Whitehall.

On peut se faire une idée de son étonnante activité par ce fait, que pendant l'année où il fut forcé de suspendre ses opérations, il avait fait pour trois millions de piastres d'affaires, et cela sans quitter le village de Pierreville, qui était son centre d'opérations.

On a beaucoup parlé à cette époque des pertes qu'avaient subies plusieurs maisons de Montréal,

par suite de cette suspension; mais il est juste de faire remarquer que toutes avaient fait des bénéfices avec lui, certaines d'entre elles lui prêtant leur endos au taux de 2 pour cent; et d'autres lui faisant des avances d'argent à des taux variant de 10 à 40 pour cent. C'était pendant la guerre civile américaine, on lui donnait l'argent au pair pour trois mois, et il était obligé de rembourser en valeurs bancaables et de payer en outre un intérêt très élevé.

M. Senécal a construit et a possédé un grand nombre de scieries et de moulins à farine: un à Saint-David, un à Saint-Guillaume, un à Wickam, un à West Wickam, un à Yamaska, un à Kingsey, un à Pierreville, un à Acton.

Le moulin de Pierreville fut détruit par un incendie le 20 juin 1868. Il le reconstruisit en quarante-sept jours, et le 5 août il faisait mouvoir 146 scies. Le même moulin devint une seconde fois la proie des flammes en 1870, le 14 janvier.

Trente jours plus tard, c'est-à-dire le 15 février suivant, la fumée du foyer de la nouvelle machine à vapeur s'élevait en spirales vers la nue, et là va et vient des scies prouvait que le travail était venu de nouveau s'établir au milieu de

\$4,500. Cette voie fut vendue au South Eastern et il entreprit à son compte de remplacer les rails de bois par des rails en fer.

M. Senécal a bâti les chemins de fer suivants: 10. Le chemin de fer de Sorel à Acton; 20. Le chemin de fer de Lanoraie à Saint-Félix de Valois; 30. Le chemin de fer de Berthier; 40. Le chemin de fer de Saint-Eustache; 50. Le chemin de fer des Basses-Laurentides; 60. Le chemin de fer sur la glace; 70. Achevé le chemin de fer de Saint-Lin; 80. Achevé le chemin de fer de Lévis et Keenebec.

M. Senécal fut l'un des fondateurs de la Compagnie des Mines et du chemin de fer de Cumberland, dans la Nouvelle-Ecosse. Cette compagnie est aujourd'hui la plus puissante des provinces Maritimes.

M. Senécal a été de 1883 à 1884 président de la Compagnie des Chars Urbains, et il le serait probablement encore s'il l'avait désiré, mais il résigna après sa réélection.

M. Senécal a généralement encouragé toutes les grandes entreprises. Il a pris un montant considérable d'actions dans la fabrique de calicot, de Coaticook, et dans la manufacture de pulpe, de Richelieu.

Aujourd'hui qu'il n'est plus, la passion va se faire autour de son nom. On ne redoutera plus le tacticien qui remportait les batailles; on rendra hommage à l'enfant du sol qui a personnifié plus que tout autre le génie de sa race. M. Senécal sera dans l'histoire plus qu'un homme, il résumera en lui les qualités et les défauts, les vertus et la valeur d'un peuple. Il avait du courage, de l'énergie, une fine intelligence, le tempérament du lutteur uni à toutes les aménités de l'homme social. Les autres nationalistes qui avaient commencé par le craindre et le détester finirent par le respecter et croire en sa force, quand ils comprirent sa droiture d'esprit et l'ampleur de ses vues. Il n'eut jamais de faiblesse de ce côté-là en tout et partout, c'est son titre de canadien-français qu'il chercha d'abord à faire prévaloir, et ses compatriotes lui rendront cet hommage qu'il a été leur plus puissant protecteur dans les nombreuses entreprises à travers lesquelles il a fait passer des millions de piastres pour donner du pain à des milliers et des milliers de petites bouches qui doivent aujourd'hui demander à Dieu de lui rendre dans le repos éternel le bien qu'il s'est évertué à leur faire sur cette terre. La mort édifiante qui a fermé sa carrière nous laisse

cette grande consolation de l'espoir en Dieu et de la foi aux récompenses. Il est parti en chrétien fervent, priant son Créateur d'exercer sa bonté plutôt que sa justice et le regard seroit, calme, empreint de béatitude avec lequel il a salué sa famille au moment d'expirer, nous indique au moins que ses derniers instants ont été bénis par une conscience tranquille.

LE BAL DES FLEURS

ÉTAIT la nuit. L'oiseau dormait depuis longtemps dans son nid douillet; les bruyantes libellules n'effleuraient plus de leurs ailes diaphanes, le lazur des petits ruisseaux et les fillettes jolies avaient cessé d'exécuter leurs rondes gracieuses, sur les velours des pelouses.

Pourtant, le jardin du fleuriste était encore tout rempli de bruissements, de murmures inaccoutumés.

On aurait dit que mille soupirs, mille frôlements se faisaient entendre parmi les plantes en pleine floraison.

Qu'y avait-il donc d'extraordinaire cette nuit dans le monde floral?



L'HON. LOUIS-ADÉLARD SENÉCAL, décédé le 11 octobre 1887.

Pierreville.

En 1866, il acheta presque tout le township d'Upton, et c'est alors qu'il donna l'essor au développement de la colonisation et qu'il trouva la véritable solution de ce problème. Il défrichait lui-même une pièce de terre, la vendait à un cultivateur, et afin d'aider ce dernier à s'acquitter envers lui, il l'employait au défrichement d'un autre lot, qu'il revendait plus tard de la même manière.

C'est en 1871 qu'il tourna son attention du côté des chemins de fer et qu'il résolut un nouveau problème, celui de construire d'excellentes voies ferrées avec très peu de ressource.

Il bâtit d'abord 48 milles de chemins à lisses de bois entre Sorel et Wickam via Yamaska et Drummondville, pendant l'année 1871 et le termina avant le temps fixé par son contrat. Il exploita cette ligne lui-même pendant toute l'année 1872.

On est étonné de la hardiesse avec laquelle il commença cette entreprise quand on sait qu'il n'avait pour toutes ressources, pour exécuter les travaux comprenant: matériel roulant, droit de passage, remblais, ballast, le pont d'Yamaska, les gares, les rails en bois, etc. que \$5,000 en débentures par mille sur laquelle il se put reti en qu

Saluait-on la naissance d'une nouvelle fleur, l'épanouissement d'un bouton de rose ?

Un rayon de lune—filet d'argent échappé d'un nuage ajouré—vint résoudre ce problème d'un nouveau genre.

Les fleurs allaient au bal !

En effet, on pouvait voir leurs ombres mignonnes glisser mystérieusement le long des tiges vertes, franchir par une ouverture minuscule la haie du jardin et se diriger, par groupes ou deux à deux, vers un buisson touffu, étalant son opulente ramure dans la rase campagne.

Pour un bal champêtre, on ne pouvait imaginer des apprêts plus féeriques.

Des milliers de mouches à feu faisaient cercle autour du buisson où émaillaient son feuillage de leurs petits jets lumineux : éclairant la scène comme autant de lanternes chinoises, suspendues aux arbres et aux balcons, le soir d'une grande illumination.

En même temps, un orchestre d'artistes, en habit noir, attaquait les premiers accords d'un quadrille. C'étaient des grillons, les meilleurs virtuoses de l'endroit, à en juger par leurs mélodieux cri-cri.

Les fleurs même s'étaient laissées séduire par la coquetterie et avaient revêtu leurs plus riches et leurs plus pompeux atours pour la circonstance. Jamais on n'avait vu d'aussi belles ni d'aussi ravissantes toilettes sur la boule terrestre. Il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les nuances, variant de l'ivoire bronzé au rouge-grenat, du bleu pâle au rouge-violacé.

Il ne pouvait on être autrement, quand on voyait figurer d'un côté : des immortelles, aux pétales blanches ou rosées, des clématites pourpres, des linaires lilas, des myosotis bleus et des résédas rouge-noire.

Les pourpiers dansaient avec les pensées, les géraniums avec les balsamines, les dahlias avec les roses.

Rien de plus joli, de plus coquet que ce bal en miniature, que ces groupes de fleurs tournoyant, légères comme des sylphides et formant des arcs-en-ciel, des rosaces diapées, des couronnes bleu-céleste, pourpres ou orange ; que ces coléoptères phosphorescents, lumineux nouveaux éclipsant par leur originalité : nos lustres colorés et nos foyers électriques ; que ces artistes cri-cri exécutant sur leurs élytres infatigables les gammes les plus harmonieuses de leur répertoire.

Durant les intermèdes, des couples amoureux se permettaient une promenade ou une causerie sentimentale sur la mousse et, les brins d'herbe des parages voyaient l'amarante jaune d'or écouter les tendres aveux du géranium écarlate, la giroflée babiller avec le jasmin, les œillets de Chine avec les verveines.

Le plus grand succès couronnait donc la fête, et l'on ambitionnait de s'amuser jusqu'à l'aurore, mais la fleur propose et Dieu dispose.

Ne songeant qu'à danser, qu'à savourer de leur mieux la coupe enchanteresse des plaisirs, les fleurs ne se doutaient nullement de la présence d'un nuage menaçant qui planait depuis peu au-dessus de leur buisson.

La chute de quelques gouttelettes de pluie, puis d'une averse bien conditionnée, au beau milieu du bal, ramena brusquement danseurs et danseuses, de l'idéalité enivrante à la triste réalité. Un coup de foudre n'aurait pas eu plus d'effet. Ce fut un sauve-qui-peut général ; les mouches s'envolèrent vers leurs retraites, les grillons gagnèrent leurs foyers et les fleurs, corolles flétries, se dirigèrent tant bien que mal au travers des ravins et ravines, vers leur lointain séjour.

A l'aube, il y eut grand deuil dans le jardin. Beaucoup de roses manquaient à l'appel. Le rosier éploré se penchait de tous les côtés, scrutant les allées et les massifs, dans l'espoir de découvrir la retraite des fugitives, peine inutile, partout il ne vit que les traces de la tourmente : feuilles, nids, ramilles semées capricieusement par le vent le long des sentiers et des plates-bandes.

Il ne devait plus revoir ses roses. Leur coquetterie leur avait été fatale. Non contentes de leur coloris naturel, ne s'étaient-elles pas avisées, la veille du bal, de couvrir leurs corolles parfumées d'un fard familial à nos belles mondaines ?

Cette fantaisie devait leur coûter cher. En effet, dès les premières gouttes de pluie, leur incar-

nat factice se détrempa et les aveugla si bien, qu'elles ne purent retrouver leur route dans la nuit obscure, et périrent tristement, les unes dans les petits lacs, les autres dans les ruisselets, formés çà et là par l'orage.

Le rosier finit par deviner le châtement qui avait atteint ses roses, et celles qui lui restaient surent si bien profiter de la leçon, que depuis cette époque on ne vit plus de roses poudrées ni fardées.

Il est d'autres roses, dans nos salons, qui devraient également faire une courte méditation sur le sort de leurs sœurs du jardin. Les poudres leur seront sans doute moins funestes. Qu'elles n'oublient point cependant que leur emploi n'est pas sans danger.

Combien de beautés d'antan, en voyant aujourd'hui leur teint rosé, à jamais flétri et leur santé compromise, regrettent l'abus qu'elles ont fait de ces compositions délétères, et envient, trop tard hélas ! les charmes toujours renaissants de celles de leurs compagnes qui ont eu le bon esprit de se dire : Qu'en fait de teintures et de poudres, l'incarnat naturel est le seul fard dont puisse s'enorgueillir un joli minois !

Ch. M. Duhamel

Montréal, octobre 1887.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

LIEU DE DÉBARQUEMENT EXACT DE CHRISTOPHE COLOMB

C'EST le vendredi 12 octobre 1492, qu'après une traversée de soixante-dix jours, Christophe Colomb découvrait une terre entièrement nouvelle, une île, à laquelle ses habitants donnaient le nom de *Guanahani*, mais que l'illustre navigateur s'empressa de baptiser San Salvador, et qui prit depuis et garda jusqu'à ces derniers temps, sur les cartes anglaises, le nom de Cat-Island.

Très bien. Tout le monde sait cela.

Maintenant, est-ce bien Cat-Island qui s'appela jadis San-Salvador et antérieurement Guanahani ? On l'a cru longtemps. Toutefois, contrairement à l'opinion générale, le lieu du débarquement de Colomb et de ses compagnons n'a jamais été déterminé d'une manière précise ; c'est une question qu'on avait même tout à fait négligée jusqu'à l'époque où, (il y a environ un demi-siècle de cela) le monde savant se voua avec une passion inattendue à la recherche des moindres détails de la vie et des découvertes de l'illustre Génois et à l'étude de documents qui pouvaient éclairer cette recherche tardive. Quand au point qui nous occupe, la comparaison du journal de bord de Colomb avec les cartes de l'archipel de Lucayes qu'on possédait alors, et qui était fort imparfaites, devait évidemment le fixer une fois pour toutes ; la preuve, c'est que cette comparaison fit naître aussitôt plusieurs opinions contradictoires et donna lieu aux plus vives controverses.

Navarette, par exemple, opta pour Turk's Island ; mais cette proposition reçut l'accueil le plus hostile et fut retirée, non sans lutte. Irving se prononça pour Cat-Island, et grâce à la puissante autorité de Humboldt, son opinion fut adoptée par tout le monde ; cette petite île fut, dès lors, reconnue comme l'antique San-Salvador dont Christophe Colomb fut le parrain.

Cependant, il y a quelques années, l'Angleterre commença à manifester des doutes. Les Bahamas mieux connus, les études recommencèrent, et l'on finit par se décider pour une île plus petite que Cat-Island, située au sud-est de celle-ci et nommée Walling-Island. C'est donc cette dernière qui est désignée aujourd'hui sur les cartes anglaises comme le véritable lieu de débarquement de Christophe Colomb en Amérique.

Les raisons de ce changement paraissent assez concluantes. Un officier de la marine britannique, qui a exploré l'archipel des Bahamas, démontre en effet que l'île Walling satisfait aux conditions requises, incomparablement mieux qu'aucune autre île que Colomb ait pu rencontrer.

Ainsi, Colomb rapporte qu'il a contourné à la rame l'extrémité septentrionale de San-Salvador dans une journée ; or, l'étendue de cette extrémité nord de l'île du Chat rend un semblable exploit matériellement impossible, tandis qu'il est parfaitement exécutable sur l'autre île. Le grand navigateur parle aussi d'un grand lac intérieur : il n'existe pas de masse d'eau de cette sorte sur Cat-Island, tandis qu'il y a justement un grand lac à l'intérieur de Walling-Island.

CONNAISSANCES UTILES

—On prétend que le jus de citron pressuré dans une tasse de café chaud donnera un soulagement immédiat à un mal de tête névralgique.

Vieilles noix.—Pour rendre aux vieilles noix leur saveur, on les met dans un baquet dans lequel on verse de l'eau bouillante et salée. On les retire après le refroidissement. Elles ont alors repris l'aspect et le goût qu'elles avaient étant fraîches.

Crème anglaise.—On délaye des jaunes d'œufs dans du lait avec du sucre en poudre, on place le mélange sur le feu en le tournant continuellement avec une cuiller de bois. On passe la crème au tamis de soie quand elle est assez épaisse ; il faut avoir soin de ne pas la laisser bouillir ; on l'aromatise avant de la faire congeler dans une sorbetière. Cette crème est surtout employé pour glaces.

Pudding au riz.—Pour un pudding au riz on prend une pleine tasse à thé de riz, le jaune de quatre œufs battus séparément, deux onces de sucre écrasé, deux onces de raisin, un quartron de suif haché très fin ; on l'assaisonne de ratafia ou vanille. Les ingrédients sont mis dans un moule et on les fait bouillir pour une heure et demie. On sert ce pudding avec du brandy ou une sauce douce.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—J. G. Yon (\$25.00), 1898, rue Ste-Catherine ; Dame George L'African, 164 $\frac{1}{2}$, rue Visitation ; J. Rochon, 256, rue Champlain ; D. Duhamel, 2328, rue Notre-Dame ; Samuel Denis, 67, rue Barré ; Delle Eugénie Thomas, 296, rue des Allemands ; Grégoire Desrochers, 126, rue Parthenais ; Moise J. Dupont, 320, rue Wolfe ; U. Groleau, 751, rue Ste-Catherine ; N. Larose, 20, rue Lamontagne ; Raoul Lagarde, 106, rue Panthéon ; L. P. Hébert, (\$4.00), 177, rue St-Dominique ; Joseph Provençal, rue Berri, quartier St-Jean-Baptiste ; Zotique Dépatie, 110, rue Panet ; Moise Roy, 33, rue Versaille ; Joseph Mathieu, 481, Avenue Lavall ; Delle Edesse Trudel, 41, rue Chaboillez ; Pierre Caisse, 1178, rue Ontario ; Delle E. Dubuc, 2360, rue Notre-Dame ; Delle Adeline Soucy, 1401, rue Ste-Catherine ; A. H. Duchesneau, 1865, rue Notre-Dame ; Dame Francis Bergeron, 114, rue des Erables ; P. Pellerin, 985, rue Notre-Dame ; Dame E. Ledoux, 323, rue des Seigneurs ; Ulric Beaupré, 110, rue des Erables ; L. E. Denis, 16, rue Montana ; Zéphire Laplante, 2371, rue Notre-Dame.

Québec.—Louis Racine, (\$15.00), 15, rue Parent, St-Sauveur ; Odilon Allard, 115, rue la Reine ; George Vincent, 72, rue d'Aiguillon ; Pierre Paquet, 7, rue Grant ; Pierre Gosselin, 267, rue St-Valier, St-Sauveur ; Pierre Trudel, rue Ste-Gertrude, St-Sauveur ; Joseph Matte, 149, rue St-Olivier ; Wilbrod Dore, 240, rue St-Valier, St-Roch ; Benjamin Bégin, 6, rue St-Antoine, Basse-Ville ; François Vézina, 31, rue Hamel, St-Sauveur ; Jean Cantin, 359, rue St-Jean.

Lévis.—Frédéric Talbot (\$5.00), rue Eden, Notre-Dame.

Hochelaga.—Dame Narcisse Patenaude, 299, rue Moreau ; Dame veuve Azilda Boisseau, 133 rue Désery.

Pointe St-Charles.—Delle Angelina L'Ecuyer, 42, rue Charron. *St-Henri de Montréal.*—P. Jegou, 3418, rue Notre-Dame ; A. Robillard, 109, rue St-Augustin.

Valleyfield.—Joseph Lanctôt.

Ste-Cunégonde.—Delle Augustine Moquin, 545, rue Albert Dame Méline Bertrand, 3212, rue Notre-Dame ; Dame Alphonse Bertrand, 264, rue Delisle ; D. Vaillancourt 198, rue Delisle ; Paul Desjardins, 86, rue Vinet.

Trois-Rivières.—Delle Eugénie Morrissette.

Village Richelieu.—Alphonse Ostigny.

QUARANTE-TROISIÈME TIRAGE

Le quarante-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'octobre), aura lieu SAMEDI, le 5 novembre, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

USAGES ET COUTUMES

LA DEMANDE EN MARIAGE

A moins de circonstances très particulières, quand un homme désire épouser une jeune fille, il doit la faire demander en mariage à son père, ou à son tuteur, ou au chef de sa famille. Cette demande est toujours portée par le père du prétendant; à son défaut, par un parent d'un certain âge, ou un protecteur (un patron, par exemple, un supérieur), ou un vieil ami.

L'ambassadeur du prétendant est tenu de se présenter en toilette très soignée, même lorsqu'il est envoyé dans une famille dont la situation est au-dessous de la sienne.—Si le père de la jeune fille ne lui donne pas une réponse immédiate, du moins la lui fait-il connaître ultérieurement, le plus tôt possible.

Agréé, le prétendant revêt ses habits de cérémonie et fait tout de suite, aux parents de la jeune fille, une visite au cours de laquelle on appelle celle-ci. Cette entrevue réclame beaucoup de tact de la part du futur (il est déjà plus que prétendant). Il remercie avec une certaine chaleur, mais sans exagération. La froideur serait malséante, mais l'expression du bonheur doit être contenue.

ANN SEPH.

LES PREMIERS SOINS

LA COQUELUCHE

Symptômes.—Dans le cours d'une bronchite simple, chez un enfant, la toux prend graduellement le caractère convulsif, ou bien l'invasion est brusque. La toux est brusque, saccadée, l'expiration est rapide, l'inspiration lente, pénible, sifflante. La face devient bleuâtre, les yeux sont gonflés, l'angoisse est extrême. L'accès se termine par l'excrétion de mucosités filantes, des larmes, une sueur abondante, et assez souvent des vomissements. La coqueluche dure un ou plusieurs mois. Elle peut présenter certaines complications plus ou moins graves: convulsions, hémorragies, pneumonie, etc. Elle est contagieuse et épidémique. Propre à l'enfance, elle peut cependant atteindre tous les âges.

En attendant le médecin.—Pendant l'accès, tenir l'enfant sur son épaule, la tête élevée et le front soutenu. Faire respirer de l'éther sur un mouchoir. Veiller à la liberté du ventre, administrer des boissons pectorales. Alimenter le malade par tous les moyens. Sans énumérer les médicaments que les médecins opposent à la coqueluche, nous signalerons un moyen d'un effet assez puissant: le changement de lieu.

LE BON CONSEILLER.

CONSEILS AUX JEUNES MÈRES

Tenez toujours de la flanelle sur le corps de l'enfant. N'enlevez jamais ses vêtements de dessous en laine à cause des chaleurs de l'été.

Si vous vous servez de lait doux, il s'écoulera souvent avant la fin du jour, à moins que vous le fassiez bouillir. Pour cela et bien d'autres petits services, vous trouverez très avantageux de posséder un petit "poêle-à-lampe" dans la saison de l'été.

Ne permettez jamais à votre bébé d'être embrassé par tout le monde. Cela pourrait ne pas faire aucun mal, mais pourrait aussi occasionner des maladies.

On ne doit pas fumer dans la chambre où se trouve l'enfant. Rappelez cela à votre mari.

Bien que cela regarde également le bien-être des autres membres de la famille aussi bien que celui du bébé, laissez-moi parler de l'apathie générale et alarmante des ménagères en fait de désinfection. Dans toutes les maisons l'usage fréquent d'un désinfectant est aussi important que l'usage du savon.

On m'a demandé: "N'est-ce pas mauvais que de laisser un enfant se traîner trop jeune, et cela ne cause-t-il pas une faiblesse de genou?" Je réponds non, excepté dans des cas très rares, et je ne vois pas pourquoi un enfant ne se traînerait pas autant que cela lui plaît.

Les joujoux peints sont dangereux. Les enfants les portent à leur bouche, et toute peinture commune contient du poison.

LE JEU DE BILLARD

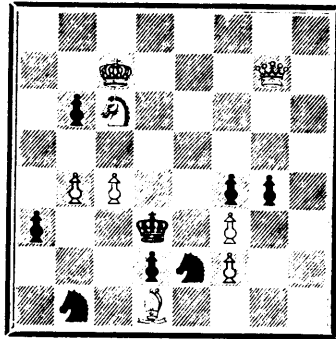
Description du coup qui a paru dans le No 180 du MONDE ILLUSTRÉ

DESCRIPTION: Dans la position figurée sur notre cliché, on pourrait faire le carambolage par trois bandes, mais la rouge se trouverait chassée loin des blanches et il est plus dans l'esprit du jeu d'essayer de caramboler, attaquant sa bille en tête et à droite et visant la rouge au quart de sa grosseur. En s'y prenant bien on devra faire parcourir à la rouge le tracé qui est indiqué et obtenir la réunion.

LES ÉCHECS

Composé par M. ED. MAZEL

NOIRS—8 pièces



BLANCS.—8 pièces

Les Blancs font mat en 3 coups

Solution du problème qui a paru dans le No 178 du MONDE ILLUSTRÉ

<i>Blancs.</i>	<i>Noirs</i>
1 F 2e R	1 R... ?
2 D 4e F R, échec	2 R 4e D
3 F 3e F, échec et mat.	
Si :	1 T 3e D
2 F 4e F D, échec	2 R pr T
3 F 6e R, échec dec. et mat.	
Si :	1 T 2e F R
2 D 5e F R, échec	2 R 5e R
3 T 6e R, échec et mat.	

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

LE VOLEUR,

journal artistique, littéraire d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

Les Modes d'Automne

SONT AU COMPLET AU

SYNDICAT CANADIEN

Marcotte, Perrault & Cie.,

RUE SAINTE-CATHERINE COIN DE LA RUE AMHERST

Rien n'a été épargné dans le choix des Modes pour garnitures et chapeaux d'automne

Importation directe des fabricants Parisiens et Américains

MODISTES DE PREMIERE CLASSE POUR LA CONFECTION

On demande des Agents

Etablie en 1870.

Articles de Pépinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de 25 ans et plus, pourront se procurer de l'ouvrage pour les DOUZE MOIS PROCHAIN. Experience inutile. On donne tous les renseignements nécessaires, nous prenons à SALAIRE FIXE et nous payons les dépenses. Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

242, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

J. W. BEALL, Gérant.

Arrangements spéciaux. Pépinières Fonthill, Ont. Etablies en 1842, 465 acres, les plus grandes pépinières du Canada.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants: Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Glycerine, Collefortes. Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10
BATISSES DESSEURS) MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

- Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
- Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.
- Savon No 3—Contre les leutes, poux, morpions, etc.
- Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.
- Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
- Savon No 6—Pour la teigne.
- Savon No 7—Pour maladie de la barbe.
- Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.
- Savon No 9—Contre les rhumatismes.
- Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.
- Savon No 11—Desinfectant.
- Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.
- Savon No 13—Pour les crevasses.
- Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
- Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.
- Savon No 16—Contre les moustiques, maringotins, mouches noires, etc.
- Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
- Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.
- Savon No 19—Pour les animaux. Contre gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne tient pas de lui-même le prix (25cts) l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRFD LIMOGES, St-Eustache, P. Q.



Chester's Cure!

Pour la Toux L'Asthme Rhumes Bronchites Catharre Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédié aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez:

W. E. CHESTER, 461, rue Laguchetière, Montréal

Prix: grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages, ou GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST. New-York.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 309.—ENIGME

Je suis né pauvre, petit, misérable ; mais j'ai révélé ma valeur dans une arène, et je suis devenu nom royal. — J'habite dans le cœur, mais vous ne me sortez de ma demeure que quand vous êtes au dessert.

No 310.—LOGOGRIPE

Sur Sept pieds, je suis oiseau
Au doux amour qui s'épanche ;
Sur un de moins, je me penche
Au vent comme le roseau.
Sur Cinq pieds, où l'on me pose
S'abaisse aussitôt le sol,
Et l'éclat dont je suis cause
N'exige de parasol.
Sur Trois, nommez, cher (Édipe,
Le titre que sa beauté
Valut à certain Philippe,
Un vase où se boit le thé,
Ce que d'une à l'autre rive
Sait conduire le passur,
Et l'attrait dont ne se prive
Sans tristesse le vaiseur.

No 311.—MÉTAGRAME

Mignon, petit,
Gentil,
Et plein de pétulance,

Inerte, lent,
Dolent,
Rempli de nouchalance.

SOLUTIONS :

No 306.—Le mot est : Havre-sac.
No 307.—Les mots sont : Délices et Des lys
No 308.—Les mots sont : Bambin, lambin.

ONT DEVINÉ :

L. U. Renaud, New-York ; Mlle Corinne Marquis, Batiscau ; Dr C. Lafontaine, W. A. Hénaut, Berthierville ; D. O. Parent, Adhémar Delorme, St-Henri ; Sauté Bonheur, Alfred Alarie, A. Philothée, L. J. S. Cédras Fortier, Lévis ; Mlle Laure Boucher, Joseph Donaldson, Marie-Alicé, Almanzor Lacasse, Mlle Alvine Prisque, Antoine Fortier, Mme Joseph Bouré, Québec ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Jane Langlois, Jos. Patenaude, Alphonse Vidal, Mlle Eva Lanctôt, Edmond Fournier, A. Pigeon, L. Loibelle, Montréal.

CHEZ S. A. DE LORIMIER
(SUCCESEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en montant. Chaussures en mérinos ou en laine extra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.
1700, rue Notre-Dame, 2^{me} porte de l'église Notre-Dame

C. ROBERT & CIE.,

Chapelier  Manchonnier

NO. 61 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Les plus hauts prix sont payés à cet établissement pour les peaux crues.
Toutes sortes de Chapeaux, Casques et Fourrures réparés à bas prix.

Allez à l'En eigne du Chapeau Rouge
ST-LEON ROI DES MEDECINS

INCORE UNE PREUVE DE L'EFFICACITE DE L'EAU ST-LEON

A. M. A. POULIN,

Gérant de la Cie d'eau St-Léon.

Cher monsieur,
Depuis près de quinze mois je souffrais de maladie de cœur, indigestion, érysipèle, faiblesse, maux de tête, etc. J'employai en vain tous les remèdes, enfin j'eus l'Eau St-Léon et suis complètement guérie.

Votre etc,
Mde J. CLOUTIER, Montréal.

N. B.—La Cie d'eau St-Léon a maintenant son dépôt Central au No 54, Carté Victoria. T-1 432.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les cheveux de tomber et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

\$30,000

De Marchandises d'Automne vendues a prix réduits !!

SPÉCIALITÉ :

Etoffes à Manteaux dans les plus riches tissus.
Tweeds, Draps et Tricots dans les finis les plus fashionnables.
Mdes et Etoffes à Robes dans les plus hautes nouveautés.
Tapis, Prélarts, Nets à Rideaux, Rouleaux pour Rideaux, etc.,
Dans les meilleures qualités et les goûts les plus nouveaux.

A LA NOUVELLE MAISON

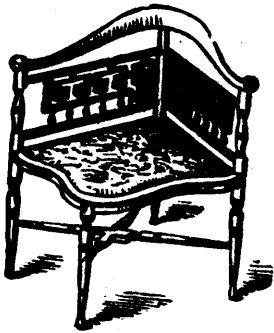
DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

25100

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT - LAURENT - 18
MONTREAL



WM. KING & CIE.

FABRICANTS DE

Meubles unis et de goût, sommiers matelas, etc.,

IMPORTATEURS DE LITS EN FER ET EN CUIVRE

Invitation de visiter nos grandes salles d'exposition

—AU—

NO 652, RUE CRAIG, MONTREAL

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisieme mercredi de chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

Le 16 NOVEMBRE prochain

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

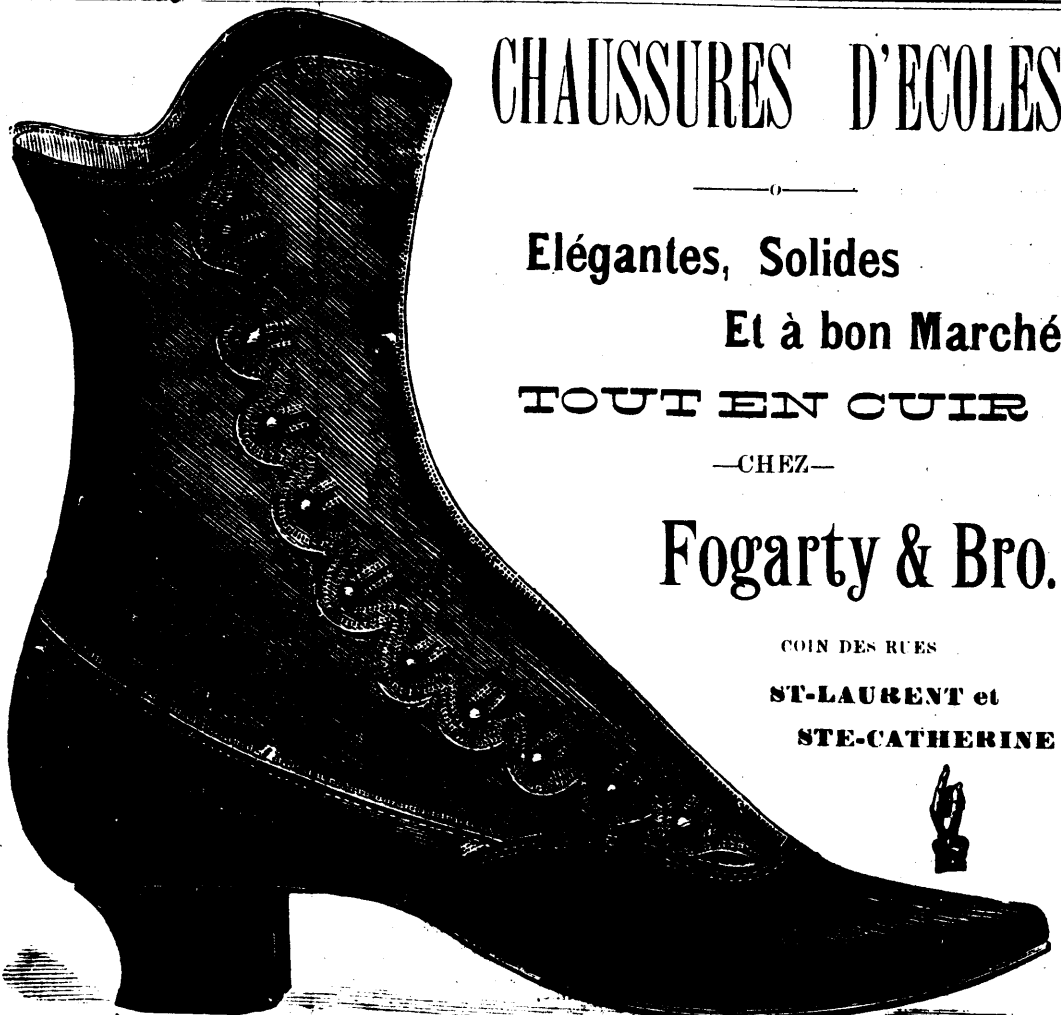
No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

Chaussures en Kid \$1.00



CHAUSSURES D'ECOLES

Elégantes, Solides
Et à bon Marché
TOUT EN CUIR

—CHEZ—

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE

Chaussures en Kid \$1.00

FEUILLETON DU 'MONDE ILLUSTRÉ'

Montréal, 22 octobre 1887

JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

LXII

Il se rappelait la signification attribuée jadis aux lettres mystérieuses qui désignaient, selon Plume-d'Oie, Sigismond de la Tour-Vaudieu.

—Enfin, reprit le jeune avocat, interrogez votre mémoire... tâchez de vous souvenir... Nous sommes en face d'un problème qu'il importe de résoudre... Si la lettre, écrite pour attirer dans un piège le médecin de Brunoy, n'était pas signée des initiales de Frédéric Bérard, on peut supposer qu'il y avait un autre complice...

En face d'une telle insistance il devenait impossible de se taire.

—Je me souviens... murmura René.

—Ces initiales étaient?...

—S. DE LA T. V...

Après avoir écrit, Henry demanda :

—L'ex-notaire n'a-t-il point essayé de reconstituer le nom commençant par ces lettres?...

—Je ne sais, monsieur, fit le mécanicien avec hésitation, mais la particule indiquant une famille noble, j'ai pris un armorial...

—Qu'avez-vous trouvé?

—Rien d'utile, car ces initiales s'appliquent à plusieurs noms...

—Qu'est devenu ce Plume-d'Oie?

—Il est en prison...

—Nous saurons donc où le prendre quand nous aurons besoin de lui, car son témoignage ne peut manquer de nous être utile... Parlons maintenant de l'enfant sauvé d'abord, puis abandonné par Jean-Jeudi sous une porte cochère de l'avenue des Champs-Élysées... Peut-on suivre sa trace?...

—Oui, répliqua vivement Etienne, on le peut, grâce au hasard le plus étrange et le plus providentiel. Mon oncle Pierre, revenant du Pont de Neuilly cette nuit-là, entendit les cris du petit être, le mit dans sa voiture et le conduisit à l'hospice de la rue d'Enfer?...

—Savez-vous si l'enfant a vécu?

—Je le saurai demain, car mon oncle, revenu à Paris ce matin après une absence de trois jours, a dû s'en occuper aujourd'hui...

—Tu comprends, mon cher Etienne, que c'est d'une importance capitale, le linge pouvant être marqué et nous mettre sur la voie... Selon moi, le but du crime était de faire disparaître l'enfant. Le mobile de tant d'infamies devait être une question d'héritage... Enfin, tout cela s'éclaircira... Demain, j'aurai mis en ordre les déclarations de Jean-Jeudi, et il les signera en même temps que la plainte portée par lui contre Frédéric Bérard et mistress Dick Thorn...

—Ah! de grand cœur! s'écria le blessé.

—J'irai trouver ensuite le procureur impérial. A demain... Nous vous laissons prendre un repos dont vous devez avoir grand besoin...

Berthe s'approcha du vieux bandit.

—Je demande à Dieu votre guérison, lui dit-elle, et je n'oublierai pas ce que vous avez fait pour réparer le mal dont vous étiez l'auteur.

Jean-Jeudi, les yeux pleins de larmes, voulut tomber pour la seconde fois aux genoux de l'orpheline.

Etienne l'empêcha doucement de quitter son siège et, dans l'intérêt de la cause à laquelle il était désormais tout dévoué, lui enjoignit le calme et le sommeil.

Quelques instants après, Jean-Jeudi restait seul avec Mme Ursule.

—Voilà qu'il se fait tard, monsieur, et vous n'en pouvez plus... lui dit la garde-malade il faut vous coucher...

—Non, répondit-il, pas encore... il me reste auparavant quelque chose à faire...

—Quoi donc, monsieur Jean?

—Je veux écrire... Placez là, sur la table, devant moi, une plume, de l'encre, et la feuille de papier timbré...

chambre avait suivi l'exemple général. Sur la façade de l'hôtel aucun rayon lumineux ne se glissait à travers les contrevents clos, et cependant quelqu'un veillait.

Le sénateur se souvenait du rendez-vous assigné par lui à Théfer et à mistress Dick Thorn.

Il passa dans son cabinet de toilette, endossa le vêtement de forme surannée et se coiffa du chapeau rond qui métamorphosait le grand seigneur en petit bourgeois; il prit une minuscule lanterne sourde, dont il avait soin de se munir pour ses expéditions nocturnes; il quitta son cabinet de travail en ayant soin de refermer derrière lui les portes à double tour, et il descendit au sous-sol où il ouvrit l'huis mystérieux qui donnait accès dans le passage souterrain que nous connaissons et qui réunissait le pavillon de la rue de l'Université à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Avec une sage lenteur il suivit ce couloir étroit. La lanterne éclairant faiblement, il aurait pu se heurter aux murailles.

Enfin il atteignit l'escalier donnant accès dans le vestibule du pavillon.

Là, sûr d'être seul, il ne prenait aucune précaution pour ouvrir les portes.

Ayant gravi les marches, il jeta un coup d'œil autour du vestibule, referma sa lanterne et la posa comme d'habitude sur un fût de colonne où il la trouverait à son retour.

Soudain il tressaillit, croyant qu'une voix venait de frapper son oreille.

Il se retourna brusquement, très inquiet.

Son inquiétude devint de l'angoisse et de la terreur quand il vit une raie de lumière filtrer sous une des portes ouvrant sur les pièces intérieures.

—Qu'est-ce que cela? se demanda-t-il avec une sorte d'effarement. Des voleurs se seraient-ils introduits ici pour dévaliser le pavillon! Impossible de donner l'alarme... il faudrait expliquer ma présence... Je suis sans armes... quel parti prendre?

Immobile, il prêta l'oreille et n'entendit plus rien. Un silence profond s'était rétabli.

Il s'approcha doucement de la porte et appliqua son oreille sur un des panneaux.

Alors il perçut un bruit faible semblable à la respiration d'une personne endormie, mais oppressée.

—Quelqu'un est là... murmura-t-il, qui donc? Si je pouvais savoir...

La curiosité, atteignant son paroxysme, l'emporta sur la crainte. Il réfléchit

d'ailleurs qu'en cas de danger il lui serait facile de regagner le couloir inconnu où nul ne songerait à le poursuivre.

Saisissant d'une main ferme le bouton de la serrure, il le fit tourner doucement.

La porte, n'étant point fermée à clef, s'entrebâilla de quelques centimètres.

Si étroite que fût l'ouverture elle permettait de jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Le duc regarda et son étonnement grandit, tant le spectacle qui frappa ses yeux était différent de celui auquel il s'attendait.

Un feu de bois, vif et clair, pétillait dans la cheminée.

Sur une table, placée au milieu de la pièce, une bougie usée aux trois quarts achevait de se consumer.

Les rideaux entr'ouverts du lit permettaient



La veuve de Sigismond s'élança hors du lit, elle bondit vers le duc. — (Page 198, col. 1).

—Il sera temps demain...

—Qui sait! je ne veux pas remettre...

Mme Ursule, tout en haussant les épaules, fit ce que lui demandait son malade...

Ce dernier trempa la plume dans l'encre et, en tête de la feuille de papier timbré écrivit :

“CECI EST MON TESTAMENT.”

* * *

Il était près de onze heures du soir.

Tout dormait ou semblait dormir, rue Saint-Dominique, à l'hôtel du duc Georges de la Tour-Vaudieu.

Le service intérieur étant fini, les domestiques avaient gagné leurs chambres.

Henry était dehors, mais il avait, une fois pour toutes, défendu de l'attendre, et son valet de

de voir, ou plutôt de deviner, une forme humaine couchée.

L'oreiller, sur lequel reposait la tête, noyait dans l'ombre tout le visage du dormeur ou de la dormeuse, dont la respiration oppressée se faisait entendre distinctement.

Un épais tapis d'Aubusson couvrait le parquet et pouvait amortir le bruit des pas.

M. de la Tour-Vaudieu ouvrit la porte plus largement et entra.

— Qui donc est là ? se répétait-il. A qui mon fils, en mon absence, a-t-il offert l'hospitalité de ce pavillon ?

Pour avoir la solution du problème il lui suffisait de faire quelques pas.

Il s'avança vers le lit en marchant sur la pointe des pieds ; il se pencha :

— Une femme... murmura-t-il à voix basse. C'est une femme...

Et il se pencha de plus en plus, pour reculer bientôt, livide, en poussant un cri d'épouvante.

En même temps ses lèvres sèches bégayaient : — Esther Derieux... C'est Esther...

Au cri du sénateur un autre cri répondit. La veuve de Sigismond, réveillée brusquement se dressa sur son séant.

Georges, terrifié, semblait cloué au sol. La flamme de la bougie et les clartés du foyer mettaient son visage en pleine lumière.

Esther, en voyant ce visage, laissa jaillir de sa gorge une rauque exclamation.

Elle s'élança hors du lit, elle bondit vers le duc en lui disant avec une effrayante intensité de haine et de colère :

— Voleur ! voleur ! je te tiens donc enfin ! Qu'as-tu fait de mon enfant ?

La pensée de la pauvre femme, endormie depuis vingt-deux ans dans la folie, se reportait à la nuit sinistre où Georges de la Tour-Vaudieu avait escaladé la fenêtre de la villa Rougeau-Plumeau pour tuer l'enfant de Sigismond.

Les traits de Georges, quoique à demi couverts de suie cette nuit-là, s'étaient gravés dans la mémoire d'Esther.

Les années de folie, semblables à des heures de sommeil, faisaient de ce vieux souvenir un souvenir de la veille.

Vingt-deux ans écoulés n'avaient, pour Esther, duré qu'un jour.

Le duc, lui aussi, se rappelait la terrible nuit de Brunoy.

En voyant la veuve de son frère s'avancer vers lui menaçante, il eut peur et porta vivement ses deux mains à son cou pour le protéger contre une étreinte pareille à celle dont les meurtrissures incrustées dans sa chair offraient les stigmates ineffaçables.

LXIII

— C'est toi, bandit ! poursuivit Esther, c'est bien toi ! je te reconnais !... tu viens pour me voler et tu veux tuer mon fils !

Georges reculait effaré, les yeux hagards, la sueur au front.

La veuve de Sigismond, en proie à une sorte de délire, continua :

— Comme autrefois je le défendrai contre toi, misérable ! Comme autrefois je t'empêcherai d'arriver jusqu'à lui ! Avant que tu touches à mon fils, je t'étranglerai !

Déjà les doigts crispés d'Esther effleuraient le cou du sénateur.

Georges, fou d'épouvante, recula.

Dans ce mouvement brusque il heurta et renversa la table sur laquelle se trouvait le flambeau, qui s'éteignit.

La chambre n'était plus éclairée que par les lueurs du foyer.

M. de la Tour-Vaudieu cherchait la porte ; aveuglé par la terreur, il ne la trouvait pas et longeait les murailles comme une bête fauve prise au piège.

Esther le poursuivait et, des deux mains s'accrochant à ses vêtements, le contraignit à s'arrêter.

Le duc laissa s'échapper un nouveau cri où se mêlaient la peur et la rage ; il saisit la pauvre femme par les épaules et la repoussa de toutes ses forces.

Elle alla rouler sur le parquet en exhalant un gémissement faible.

Délivré de cette étreinte, Georges finit par trouver une issue, se précipita dans le vestibule et de là dans le jardin.

Haletant, suffoqué, tremblant sur ses jambes, il fit halte pour essuyer la sueur qui baignait son front et ses tempes.

— Qui donc a conduit cette femme ici ? balbutiait-il. Quel infernal complot trame-t-on contre moi, et quels dangers me menacent encore ?

Au bout d'une ou deux secondes il se remit en marche, dans la direction de la rue de l'Université.

Il allait atteindre le mur de clôture. Le bruit d'une voiture qui s'arrêtait se fit entendre dans la rue ; des voix s'élevaient ; une clef grinça dans la serrure.

Georges fit volte-face, la tête perdue, regagna le pavillon et courant, prit sa lanterne sur le fût de colonne, ouvrit le couloir souterrain et s'y précipita.

Il était temps. La porte du jardin venait de s'ouvrir pour laisser passer Henri de la Tour-Vaudieu, René Moulin, Etienne et Berthe.

René demeura un peu en arrière afin de pousser les verrous, tandis que les trois jeunes gens allaient droit au pavillon, gravissaient le perron, traversaient le vestibule et entraient dans la chambre du rez-de-chaussée, occupée par Esther après l'avoir été par Berthe.

Etienne poussa un cri de frayeur et s'élança. Il venait d'apercevoir, à la lueur du foyer, la convalescente étendue sans connaissance sur le parquet.

— La table renversée... murmura Berthe. La lumière éteinte... des traces de lutte. Que s'est-il donc passé ici ?...

René Moulin venait d'entrer. Il aida le docteur à relever la veuve de Sigismond et à la placer sur un fauteuil.

— Où est Françoise ? s'écria Etienne. Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur !...

La brave servante couchait au premier étage, auprès de Berthe.

Très fatiguée quand venait le soir, elle dormait profondément.

On alla la réveiller ; elle fut bien vite debout et descendit.

— Vous n'avez donc rien entendu de ce qui s'est passé dans cette chambre ? lui demanda le jeune médecin.

— Non, monsieur le docteur, répondit-elle, je dormais à poings fermés... Il y a une heure, à peu près, votre oncle est venu frapper à la porte du jardin... il arrivait de la rue Cuvier... Il voulait vous voir pour une chose très importante. Je lui ai dit que vous étiez cité Rébeval... Il est remonté sur son siège pour aller vous trouver... Il faut qu'il vous voie cette nuit... Il est capable de revenir... J'ai pensé qu'il vous trouverait là-bas et que je pouvais dormir... Quand je suis montée, la pauvre dame était au lit tranquillement et dormait.

— C'est bien étrange ! fit Henri de la Tour-Vaudieu.

— Nous allons savoir ce qui s'est passé... reprit Etienne Loriot. Esther revient à elle.

L'évanouissement, en effet, touchait à sa fin. La protégée de Mme Amadis commençait à donner signe de vie. Ses paupières s'agitaient.

Elles se soulevèrent.

Esther jeta un long regard autour d'elle. Etienne lui tenait la main, et deux de ses doigts, appuyés sur le poignet, étudiaient les pulsations de l'artère.

La convalescente, tout à coup, parut se souvenir.

— Mon fils ? où est mon fils ? demanda-t-elle en s'adressant au docteur. Il était là, dans son berceau... Le misérable est revenu pour me voler et tuer l'enfant... Cette fois encore j'ai lutté... je l'ai défendu... Appelez mon mari et Mme Amadis... ils me rendront mon fils...

On écoutait avec angoisse ces paroles qui ressemblaient à des divagations.

— Elle est folle plus que jamais... dit Henry de la Tour-Vaudieu à l'oreille d'Etienne.

— Non, répliqua ce dernier, elle se souvient, mais la notion du temps a disparu pour elle... Elle croit être au lendemain du jour où la folie a commencé.

Esther avait entendu.

— La folie... répéta-t-elle en portant les deux mains à son front. Pourquoi parlez-vous de folie ? Vous figurez-vous que j'ai été folle ? J'ai toute ma raison... je me souviens... Nous sommes à Brunoy depuis huit jours, Mme Amadis et moi... Mon père est à Paris... il ignore tout encore, mais il me pardonnera, en apprenant mon mariage... J'ai un fils... Un misérable a voulu me le voler. Je le défendais... Un coup de feu s'est fait entendre, je suis tombée... j'ai perdu connaissance, mais mon fils était sauvé, grâce au docteur Leroyer...

— Le docteur Leroyer... répétèrent à la fois, avec une émotion profonde, Berthe, Henry et René.

— Vous voyez bien que j'avais raison... L'histoire d'Esther Derieux se lie indissolublement au crime du pont de Neuilly...

Esther secoua la tête.

— Non... fit-elle. C'était à Brunoy... C'est de Brunoy que je vous parle... J'étais dans une chambre qu'il me semble voir encore... Ce n'est pas celle-ci... Le docteur Leroyer vient chaque jour, et...

Elle s'interrompit.

A coup sûr une lacune existait dans sa mémoire. Ses sourcils contractés, l'expression soucieuse de son visage indiquaient le travail de son esprit.

Etienne coupa court à ce travail.

— Mon enfant, lui dit-il, ne cherchez pas à vous souvenir... Je vous apprendrai d'abord la vérité tout entière, et ensuite vous répondrez à nos questions.

— Oui... je vous le promets... mais auparavant je veux savoir pourquoi mon mari, Mme Amadis et le bon docteur ne sont pas auprès de moi. Où est le berceau de mon fils ?

— Esther, murmura le neveu de Pierre Loriot, votre fils n'est plus au berceau...

— Mort ! s'écria la pauvre mère.

— Rien ne le prouve, et nous parlerons de lui tout à l'heure... A quelle époque croyez-vous qu'il est venu au monde...

— Il y a quelques jours...

— En quelle année sommes-nous ?

— En 1835...

— Il y a vingt-deux ans ! et nous sommes en 1857... Vous n'êtes pas en ce moment à Brunoy, mais à Paris.

La veuve de Sigismond regarda Etienne avec stupeur.

— Vingt-deux ans !... répéta-t-elle ; vingt-deux ans ! Est-ce vrai ? Est-ce possible ?...

— Oui, et pendant ce temps vous n'avez rien vu, rien compris, rien pensé... vous n'avez pas vécu, vous avez végété...

— Mon Dieu... balbutia Esther en devenant très pâle, tout à l'heure vous parliez de folie... Est-ce que ?...

— Oui... répondit le jeune médecin. Vous étiez folle...

— Et je suis guérie ?

— Oui.

— Et je conserverai ma raison ?...

— Toujours.

— Pendant mon long sommeil, que sont devenus ceux que j'aimais ?...

— Nous le saurons sans doute quand vous nous aurez répondu...

— Interrogez-moi donc... je suis prête à répondre...

— C'est à Brunoy qu'une personne nommée Mme Amadis vous a conduite ?

— Oui, monsieur... fit-elle d'une voix très basse.

— Le docteur Leroyer vous soignait ?

— Oui... et il était bien bon pour moi... Un jour... je venais de mettre mon enfant au monde. J'entendais à peine ce qui se passait autour de moi, tant j'étais faible. Je comprenais vaguement que ma vie était en danger... Alors un prêtre entra dans ma chambre accompagné de plusieurs inconnus... Ce prêtre bénit le mariage secret que j'avais contracté avec l'homme que j'aimais plus que tout au monde... L'excès de la joie ne peut tuer, puisque je suis vivante !... Quelques minutes plus tard mon fils avait un nom, et j'étais duchesse de la Tour-Vaudieu...

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 22 octobre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

VIII

LA taille de Roland se redressa ; ses jambes incertaines reprurent leur aplomb ; la pâleur livide de son visage disparut, pour faire place à une vive coloration ; les yeux enfin, atones et ternis jusqu'à ce moment, reprurent leur éclat habituel et leur regard d'oiseau de proie.

Seulement le front du gentilhomme resta voilé d'un nuage sombre, le pli profond creusé entre ses sourcils ne s'effaça point et le sourire qui vint à ses lèvres eut une expression d'amertume presque farouche.

—Monsieur le baron n'est pas plus ivre que moi ! pensa le valet. Pourquoi donc a-t-il perdu son chapeau et son épée par la ville ?... Pourquoi donc avait-il tout à l'heure une si drôle de figure ? pourquoi donc enfin regarde-t-il droit devant lui comme un homme qui songe à en tuer un autre ? Décidément, il a dû se passer cette nuit quelque chose que je ne sais pas, mais que je voudrais bien savoir...

Roland s'absorba pendant quelques secondes dans des réflexions dont nos lecteurs devinent sans peine la nature, puis il secoua la tête, comme pour chasser loin de lui les pensées qui l'assiégeaient, et il demanda d'une voix sèche et brève :

—Que faites-vous ici, Lorrain ?

—J'attends les ordres de monsieur le baron...

—Déshabillez-moi.

Le valet obéit sans retard, et un petit nombre de minutes lui suffirent pour achever la toilette de nuit de son maître.

Roland, vêtu d'une légère robe de chambre de toile peinte, s'assit au pied de son lit et céda de nouveau malgré lui aux invincibles préoccupations qui le dominaient.

Lorrain recula d'une dizaine de pas, et se tint debout, immobile, dans une attitude respectueuse.

M. de Lascars leva tout à coup les yeux, aperçut son valet, tressaillit d'impatience et s'écria presque avec colère :

—Je n'ai plus besoin de vos services... ne le voyez-vous pas ? qu'attendez-vous ?...

—J'attends que monsieur le baron me fasse l'honneur de m'interroger.

—Vous interroger ! répéta Roland.

—Si cela plaît à monsieur le baron...

—Et, à quel sujet ?

—Au sujet de la mission que monsieur le baron a bien voulu me confier ce matin ; je me suis acquitté de mon mieux de cette mission, et je suis prêt à rendre compte du résultat obtenu par mes démarches...

Roland attacha sur Lorrain un regard étonné, les événements accomplis depuis quelques heures occupaient son esprit, ou plutôt l'obsédaient, au point de lui faire perdre tout souvenir des faits antérieurs, même les plus rapprochés.

—Je vous ai chargé d'une mission ? moi ! murmura-t-il, en vérité, je ne sais pas ce que vous voulez dire...

—Je vois bien que monsieur le baron oublie, répliqua le valet, mais, si monsieur le baron veut bien me le permettre, il me sera facile de lui rafraîchir la mémoire.

—Faites-le donc sans retard.

—Il s'agit de la jeune demoiselle blonde que M. le baron a remarquée plusieurs fois quand elle passait devant l'hôtel, à deux heures précises de l'après-midi, accompagnée tantôt d'un monsieur âgé, tantôt d'une vieille dame...

Lascars fit un mouvement brusque.

—Oui, oui, dit-il, je me souviens ! je ne sais où j'avais l'esprit tout à l'heure... je crois que je deviens distrait...

Tandis qu'il prononçait ces mots, le nuage qui couvrait son front disparut et un sourire exempt d'amertume vint sur ses lèvres...

La certitude qu'il allait pouvoir rompre momentanément avec les préoccupations qui le tourmentaient, produisit sur lui l'effet d'un baume calmant et réparateur.

—Parlez-moi de cette jeune fille... continua-t-il je vous écoute avec intérêt.

Lorrain reprit :

—Monsieur le baron, hier au soir, m'enjoignit de guetter la demoiselle blonde, facilement reconnaissable au portrait parfaitement exact qu'il avait tracé de sa personne, m'ordonna de la suivre, de savoir où se trouvait situé son logis, et de m'informer adroitement de toutes les choses qui la concernaient...

—C'est bien cela... qu'avez-vous fait ?

—J'ai agi pour le mieux, et j'ose espérer que monsieur le baron sera content... D'abord, j'ai quitté ma livrée, ainsi que je crois toujours devoir le faire lorsque je vais en expédition galante pour le compte de monsieur le baron.

—Vous êtes un homme avisé et un bon serviteur. Continuez.

—Donc, poursuit le valet de chambre, je m'habillai très simplement, en tout petit bourgeois, de manière à n'attirer sur moi l'attention de personne, je quittai l'hôtel, vers une heure et demie, et je m'installai dans la rue à cent pas d'ici... Je n'attendis pas longtemps... Au moment où sonnaient deux heures, je vis arriver de loin la jeune fille et le vieux monsieur ; (ces gens-là sont réglés comme une horloge...) grâce à la description faite par monsieur le baron, il n'y avait pas moyen de se tromper... tout y était depuis A jusqu'à Z... Le père, grand et maigre, sec et raide, avec un pauvre costume et une mine hautaine comme s'il roulait dans un carrosse doré avec quatre laquais par derrière... la demoiselle, en robe grise et noire avec un mantelet de soie noire toute fanée, des petites maules, bien mignonnes, des cheveux blonds et des yeux noirs.

—Vous avez regardé attentivement cette jeune fille, maître Lorrain ?

—J'ai pensé devoir le faire pour le bien du service.

—Etes-vous connaisseur en fait de beauté ?

Le valet de chambre se rengorgea en baissant les yeux, et prit un air tout à la fois fat et modeste.

—Dame ! monsieur le baron, répliqua-t-il, je ne m'y connais certainement pas comme un seigneur ; mais, parmi les gens de ma classe, je passe pour avoir assez bon goût.

—Eh bien ! comment trouvez-vous cette personne ?

—La demoiselle blonde aux yeux noirs ?

—Elle-même.

Lorrain joignit les mains, leva les yeux vers le plafond et sa physionomie mobile et rusée exprima l'enthousiasme le plus profond et le plus complet.

—Ah ! s'écria-t-il, j'ai vu certainement de bien jolies filles dans ma vie, mais jamais, non, au grand jamais, mes yeux n'ont contemplé quelque chose de comparable, et je ne croyais point qu'une pareille figure pût exister autrement que dans les tableaux peints par les peintres... une si grande et si parfaite beauté, c'est comme le soleil, il ne faudrait pas la regarder trop longtemps en face... on aurait des éblouissements...

—Les gens de votre classe, dit-il, ont raison de trouver que vous avez du goût... J'ajouterai que vous vous exprimez en de fort bons termes pour un valet sans éducation et sans usages...

—Monsieur le baron me comble ! balbutia Lorrain avec conviction.

—J'attends la suite.

—M'y voici : la jeune fille et le vieux monsieur passèrent... ils ne firent point attention à moi, et je les suivis en ayant soin de me maintenir à bonne distance...

—Où allaient-ils ?

—A la place Royale... J'ai tout lieu de croire que c'est le but de leur promenade de chaque jour... je les vis marcher de long en large pendant à peu près une demi-heure sous les marronniers, qui sont cette année très-touffus et couverts de fleurs ; puis, ils s'assirent sur un des bancs et ils se mirent à causer à voix basse.

—Que se disaient-ils ?

—J'ai eu beau m'approcher d'eux, par derrière sans en avoir l'air, je n'ai pas pu entendre un seul mot... Ils restèrent là jusqu'à quatre heures, puis le vieux monsieur se leva et donna le bras à la jeune fille ; ils se remirent en marche, parcourant le même chemin qu'ils avaient suivi pour venir, et je recommençai à les suivre.

—Vous menèrent-ils loin ?

—Jusqu'au bout de la rue de Vendôme, où ils entrèrent dans une maison très-propre, mais habitée de la cave au grenier par de petites gens, et où les loyers sont à bon marché.

—C'est là qu'ils demeurent ?

—Oui, monsieur le baron... j'attendis un peu de temps avant de franchir le seuil à mon tour, pour m'en assurer, puis j'abordai le portier, un brave homme qui n'a pas plus d'esprit qu'il n'en faut pour remettre des fonds aux vieilles culottes, ce dont il fait d'ailleurs son état... Je lui demandai un nom en l'air, le premier qui me vint au bout de la langue... Il me répondit qu'il ne savait ce que je voulais dire ; mais, comme il est de Picardie, et que, moi, je suis de Lorraine, je lui persuadai sans la moindre peine que nous étions *pays*, et je l'emmenai avec moi au cabaret, afin de célébrer, le verre en main, notre heureuse rencontre.

—Naturellement, tout en buvant, la conversation s'engagea.

—Bien entendu, je ne manquai pas de lui faire une foule de questions, il est bavard plus qu'une pie borgne, il ne se fit point prier, et me raconta les faits et gestes de tous ses locataires... Là-dessus, je pris quelques notes.

—Comment se nomme la jeune fille blonde ?... demanda vivement Lascars.

Lorrain tira de sa poche un petit portefeuille doré sur tranche, il l'ouvrit et le consulta.

—Pauline Talbot... répondit-il ensuite.

—Le monsieur âgé est son père ?

—Oui, monsieur le baron.

—Et la vieille dame ?

—Une gouvernante qui a élevé la jeune demoiselle.

—Une gouvernante ! répéta Lascars. Ces gens-là sont donc riches ?

—Il paraît qu'ils l'ont été autrefois, et beaucoup ; mais ils ne le sont plus, sans se trouver cependant tout à fait dans la misère... Il leur reste de quoi vivre tant bien que mal, en se privant de tout... C'est une pauvreté décente, à ce que dit mon brave homme de portier, qui a pour ces Talbot beaucoup de considération, quoiqu'ils ne lui donnent au jour de l'an que de maigres étrennes... L'ancienne gouvernante s'est attachée à la demoiselle comme à sa propre enfant, et, lorsque la ruine est venue, elle n'a pas voulu quitter cette petite ; mais il y a longtemps déjà qu'elle ne touche plus de gages et qu'elle reste dans la maison sur un pied d'égalité...

—Et, demanda Lascars, la jeune fille, la blonde sirène aux yeux noirs, Pauline Talbot, est elle sage ?

—Si elle est sage ! s'écria Lorrain ; ah ! monsieur le baron, à entendre mon portier Picard, c'est un ange du bon Dieu, descendue sur la terre avec des ailes blanches comme la neige.

—Ainsi, point d'amourette, même la plus petite ?

—Elle ne sait seulement pas ce que c'est... (c'est toujours le portier qui parle) ; mais je crois volontiers la chose, attendu que son père ou la vieille dame ne la quittent jamais une minute, et je vous réponds qu'ils la gardent bien...

IX

—Aussitôt que j'aurai mené à bien certaines affaires importantes qui me préoccupent en ce moment, j'aviserai à me faire aimer de mademoiselle Pauline Talbot.

—Ce sera difficile... murmura Lorrain en hochant la tête.

—Difficile ! répéta Lascars.

—Oui, monsieur le baron, pour ne pas dire impossible...

—Bah ! la clef d'or ouvre toutes les portes !... Ces derniers mots terminèrent l'entretien du maître et du valet.

Roland fit signe à Lorrain qu'il pouvait se re-

tirer, et resté seul dans sa chambre, il se mit au lit sans retard.

Si grande était sa fatigue que, malgré ses graves préoccupations de tout genre, il s'endormit au bout de quelques minutes et ne se réveilla qu'à dix heures du matin, dans une disposition d'esprit presque joyeuse.

Il avait rêvé que la blonde enfant lui souriait, et qu'il plongeait son épée jusqu'à la garde dans la poitrine du marquis d'Hérouville expirant.

* * *

Ce même jour 30 mai 1780, vers les cinq heures de l'après-midi, Pauline Talbot et sa vieille gouvernante, revenant de la promenade quotidienne à la place Royale, franchissaient le seuil de cette maison de la rue de Vendôme, dont nous avons entendu Lorrain parler à son maître pendant la nuit précédente.

Trois corps de bâtiments formaient les trois côtés d'une cour assez vaste, mal entretenue, où l'herbe passait entre les pavés. Une barrière en bois vermoulue faisait place à la porte cochère séparait la cour d'un étroit jardin planté d'une demi-douzaine de vieux tilleuls, taillés jadis à chaque printemps, mais maintenant croissant en liberté et à l'aventure leurs branches luxuriantes.

Au fond du jardin, derrière les arbres, existait un très-petit pavillon élevé d'un seul étage au rez-de-chaussée et servant d'habitation, moyennant un loyer annuel de quatre cent livres, à M. Talbot, à sa fille et à madame Audoin, l'ancienne gouvernante de Pauline.

Faisons tourner sur ses gonds criards la porte de la barrière et pénétrons dans le jardinet.

Rien ne pouvait imaginer de plus frais et de plus charmant que cet enclos de cent mètres carrés à peine. Là tout était soigné comme par les mains du plus habile jardinier. Les allées bien sablées et irréprochablement rectilignes, couraient entre des bordures de bois d'une correction mathématique. Des fleurs simples, mais très variées et de la plus belle venue, remplissaient les plates-bandes et réjouissaient le regard par la vivacité de leurs couleurs.

Une vigne vierge aux larges feuilles d'un vert éclatant grimpa le long de la façade en briques rouges du pavillon, et formait à chaque fenêtre un encadrement de festons.

Pauline Talbot, aussitôt qu'elle eut dépassé la porte du jardin, se mit à courir comme un enfant qu'elle était encore, laissant madame Audoin derrière elle...

Son mantelet de soie s'envola de ses épaules et tomba sur le sable, sans qu'elle prit la peine de le ramasser.

Avec la gracieuse rapidité d'une gazelle, elle pénétra dans le pavillon, elle ouvrit la porte d'une pièce servant de salon et s'élança dans les bras d'un vieillard qui lui rendit ses caresses avec une effusion toute paternelle.

La jeune fille était véritablement digne de faire tourner la tête d'un roi, ainsi que nous avons entendu Lorrain l'affirmer.

Un portrait écrit ne saurait en aucune façon donner à nos lecteurs une idée exacte de sa beauté souveraine et de son charme incomparable.

Agée de seize ans, grande et mince, avec une taille souple, Pauline Talbot avait l'air toute à la fois d'une enfant rieuse et d'une jeune reine.

Une opulente et merveilleuse chevelure du blond cendré le plus doux et le plus rare, couronnait sa petite tête au front grec et semblait la fatiguer du poids de ses nattes et de ses torsades. Son teint offrait la blancheur du lis unie à l'éclat faiblement pourpré des roses naissantes. Ses yeux noirs et ses sourcils bruns formaient le contraste le plus inattendu et le plus piquant avec l'or pâle de ses cheveux, qu'elle avait le bon goût de porter sans poudre.

Ses lèvres, rouges comme du corail humide, et presque constamment écartées par le sourire, laissaient voir des dents éblouissantes.

En contemplant ce radieux visage d'une distinction incomparable, en voyant la candeur assise sur ce jeune front, et la beauté touchante écrite dans ces yeux si purs, on comprenait que le front pouvait s'entourer soudain d'une auréole de fierté, et que les yeux sauraient lancer, malgré leur douceur, des éclairs de colère ou de mépris.

Pauline avait des mains de duchesse, et des pieds trop petits pour la pantoufle de Cendrillon.

M. Talbot ressemblait à Pauline autant qu'un vieillard peut ressembler à une jeune fille.

Il était grand, et sa taille, quoiqu'un peu courbée par l'âge, restait majestueuse encore. Ses cheveux blancs comme de la neige et qu'il portait roulés sur ses tempes, selon la mode du temps, encadraient le haut d'une figure pâle, remarquablement belle autrefois, mais dont les rides innombrables et prématurées. M. Talbot n'avait pas plus de soixante ans, présentaient les signes irrécusables laissés par de longues douleurs et de profonds chagrins.

M. Talbot avait en effet beaucoup souffert; nous ne tarderons pas à savoir pourquoi.

Son visage dévasté conservait une expression sinistre et dédaigneuse, du moins imposante et pleine de noblesse. Son regard, plein de droiture et de loyauté, exprimait souvent la tristesse; il souriait rarement et son sourire n'était exempt d'amertume que lorsqu'il regardait sa fille.

Les vêtements intérieurs de M. Talbot, comme ses habits de promenade, étaient d'une propreté irréprochable, mais d'une simplicité voisine de la pauvreté.

Le mobilier de l'humble logis ressemblait au costume du maître; il était décent, mais surtout modeste, à l'exception de deux ou trois meubles, anciens déjà, d'une suprême élégance et d'une valeur considérable, débris d'une opulence disparue, épaves sauvées d'un grand naufrage...

Le petit salon dans lequel Pauline venait de rejoindre son père était plein de lumières, et semblait presque somptueusement paré, grâce aux joyeux rayons du soleil couchant qui se glissait, sans façon, par la fenêtre ouverte, en hâtes certains d'être bien accueillis, et, grâce surtout à de grands vases remplis des plus belles fleurs du jardin.

—Eh bien, chère enfant, demanda M. Talbot à sa fille après l'avoir embrassée à plusieurs reprises, qu'as-tu donc fait de cette bonne madame Audoin?

Pauline allait répondre, mais la digne gouvernante ne lui en laissa pas le temps.

—Me voici... me voici... dit-elle d'une voix essoufflée apparaissant dans l'encadrement de la porte. J'étais un peu en arrière. Que voulez-vous, ce n'est pas ma faute... je n'ai plus mes jambes de seize ans, comme notre chère fille, et puis il m'a fallu m'arrêter dans le jardin et ramasser cette mante que la petite folle abandonnait pour arriver plus vite auprès de son père... Ah! quelle enfant! bonté divine, quelle enfant!

—Allons, allons, ma bonne Audoin, ne gronde pas... répliqua Pauline en riant; et elle quitta M. Talbot pour aller embrasser la gouvernante, courte et massive personne chargée d'années et d'embonpoint, dont la figure ronde, aux traits vulgaires et incorrects, était cependant agréable et sympathique, tant les rayonnements d'une belle âme l'illuminaient.

La jeune fille revint ensuite au vieillard; elle s'assit à côté de lui, elle lui prit les deux mains, elle le regarda dans les yeux avec une expression tendre et câline, et elle lui dit:

—Bon père, j'ai quelque chose à te demander.

—Quelque chose que tu désires que je fasse?

—Oui.

—Eh bien! parle, chère enfant, répliqua M. Talbot, et tu sais bien que, s'il est en mon pouvoir de te satisfaire, je serai plus heureux que toi.

Pauline récompensa par un baiser ces encourageantes paroles, puis elle reprit:

—Il faut d'abord que je t'apprenne qu'aujourd'hui notre bonne ville de Paris n'a pas du tout sa physionomie habituelle. Tu as eu bien tort de rester à la maison au lieu de venir avec nous à la place Royale! les rues regorgent de monde et les passants semblent tout joyeux: Les femmes sont parées, les hommes ont mis leurs plus beaux habits; on rit, on chante, on s'embrasse, il y a des drapeaux aux fenêtres et chacun prépare des lanternes et des lanternes de toutes les couleurs pour l'illumination de ce soir.

—Ce que tu me dis là n'a rien qui m'étonne... interrompit M. Talbot, aujourd'hui c'est fête à Paris, et grande fête en l'honneur du mariage de monseigneur le Dauphin...

—Puisque tu sais cela, bon père, sais-tu aussi

de quoi tout le monde s'occupe, partout, sans exception dans les rues, sur la place Royale et jusque dans la cour de notre maison?

—Non, en vérité... répondit le vieillard.

—Eh bien, il n'est question que du feu d'artifice qui sera tiré ce soir, à neuf heures précises, sur la place Louis XV, en présence du roi, du Dauphin, de la Dauphine et de toute la cour.

—Ah! ah! fit M. Talbot en souriant, il paraît que ce feu d'artifice alimente très activement les discours des cents voix de la Renommée.

—Oui, bon père, et n'y a-t-il pas de quoi?... Chacun dit, chacun répète que, depuis la création du monde jusqu'à ce jour, 30 mai 1770, jamais spectacle aussi merveilleux que celui dont les Parisiens jouiront ce soir, n'a été offert aux regards éblouis des simples mortels.

—Ne pourrait-on soupçonner là-dedans quelque peu d'exagération? demanda le vieillard.

—De l'exagération! s'écria Pauline, pas la moindre! Deux dames causaient ensemble, tout à l'heure, sur un banc à côté de nous. L'une d'elles est allée ce matin, avec un des échevins de la ville, visiter les préparatifs de la place Louis XV, et elle racontait à son amie ce qu'elle avait vu. Je ne puis te répéter tout ce qu'elle disait, mais je sais bien que j'en avais la tête tournée, et qu'il me semblait entendre la lecture d'un conte de fée... Bref, bon père, depuis ce moment-là je suis folle...

—Eh bien! chère Pauline, comment te guérir de ta folie?

—Oh! le remède n'est pas difficile à trouver...

—Pour toi qui le connais, oui, sans doute, mais moi je l'ignore, et je t'engage à me l'indiquer.

—Ceci nous amène tout droit à la requête qu'il faut que je t'adresse et que je te supplie d'accueillir.

—Et cette requête?

Pauline embrassa son père, puis, d'une voix que la violence de son désir et la crainte d'un refus rendaient un peu tremblante, elle murmura: —C'est de me conduire ce soir au feu d'artifice.

M. Talbot, en entendant sa fille formuler une demande à laquelle il était loin de s'attendre, ne put empêcher une vive contrariété de se peindre sur son visage.

Pauline, jugeant habile de combattre à l'instant même cette hésitation, se hâta d'ajouter:

—Mon père, tu sais que je ne te demande jamais rien, que je me trouve la plus heureuse fille auprès de toi et de l'excellente madame Audoin, et que je ne regrette ni notre fortune, ni notre hôtel, ni nos carrosses... Songe cependant, qu'étant petite fille, j'avais des plaisirs continuels, des distractions de chaque jour, songe que rien de tout cela n'existe plus aujourd'hui, et accorde-moi la seule chose qui, dans notre vie nouvelle, m'inspire le plus ardent désir que j'aie éprouvé jamais.

M. Talbot poussa un profond soupir.

—Tu as raison, chère fille, dit-il lentement et avec une évidente mélancolie, moi qui te devais une fortune et qui n'ai pas su la conserver pour toi, je serais coupable en te refusant les seules joies qu'il me soit encore possible de te donner.

Dans ces paroles un peu tristes, Pauline ne vit qu'une seule chose: le consentement de son père.

—Ah! s'écria-t-elle avec une joie enfantine, quel bonheur! tu n'as pas refusé!... Je te remercie de tout mon cœur, et je vais t'embrasser cent fois!

—Je n'ai refusé ni consenti, chère Pauline, répliqua M. Talbot, tu décideras toi-même, et je ferai ce que tu voudras, quand tu sauras pourquoi j'hésitais, et quand tu m'auras répondu.

—Alors, bon père, parle vite, je t'en conjure... J'attends ce que tu vas me dire avec une impatience dont tu n'as pas d'idée...

—La pensée de te conduire la nuit, au milieu d'une foule immense, m'inquiète et m'épouvante, je l'avoue.

—Pourquoi donc?

—Je ne suis plus jeune... les chagrins m'ont usé plus encore que les années, et si tu courais un danger quelconque, la force me manquerait pour te faire respecter et pour te défendre.

—Eh, bon Dieu! quel danger pourrais-je courir. —Ne sais-tu pas que des gens malintentionnés se glissent partout où il y a de grands rassemblements.

(A suivre)